



LE POLYSCOPE

Le Polyscope : vote pour le Parti Culinaire du Québec depuis 1967 – Volume 52, numéro 2 – 28 septembre 2018



MIGRATION

NUMÉRIQUE !

C'est pas voulu.

**LA FIN DES
JOURNAUX?**

P. 2

**CHI-HUY
CHIALE : STAGES**

P. 4

**JOUER DUR
& JEAN-SIMON
CHARTIER**

P. 6-7

DÉMOCRATIE

P. 12

CETTE SEMAINE

Martine apprend à négocier avec l'administration de la Poly

Chi-Huy chiale, en stage

Oumaima, optimiste?

Playing Hard, ou en français, Jouer Dur

Poly-unis Le Porteur d'Histoires

Vox-Pop le Polyscope au numérique

Divertissement Poésie automnale

L'ÉQUIPE

DIRECTION

- Directrice** Oumaima Haqqi
- Trésorier** Chi-Huy Trinh
- Secrétaire** Narimane Zennaki
- VP interne** Yujia Ding
- VP externe** Anne Cameron
- VP archives** Justin Cano et Narrimane Zennaki
- Webmestre** Vacant

RÉDACTION

- Rédactrice-en-chef** Moufida Sadeddine
- Cheffe monteuse** Émilie Larivée
- Cheffe de pupitre culture** Anta Samb
- Chef de pupitre vie étudiante** Charles Albaret
- Illustrateurs** Yujia Ding, Alexandre Morel, Rachel Meyer
- Correcteurs** Émilie Larivée, Daphné Lafleur, Narimane Zennaki, Moufida Sadeddine, Oumaima Haqqi, Simon Gérin-Roze

- Journalistes** Anta Samb, Yujia Ding, Narimane Zennaki, William Désilets, Léon El Nemr

Et bientôt toi, les lundis à 17h45 au C-215.2!

CONTACT

Case postale 6079
Succursale « Centre-ville »
Montréal (Québec), H3C 3A7

Tél : (514) 340-4711 #4645

direction@polyscope.qc.ca
polyscope.qc.ca
f/Polyscope t/Polyscope

PUBLICITÉ

Accès Média

- ARTICLES** article@polyscope.qc.ca
- CONTACT ÉTUDIANT** vieetudiante@polyscope.qc.ca

TOMBÉE mardi à 19h00
RÉUNION lundi à 17h45

Le Polyscope est un journal bimensuel publié à 3 000 exemplaires par l'Association des Étudiants de Polytechnique (AEP), un vendredi sur deux pendant l'année scolaire. Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs articles et n'engagent d'aucune façon l'équipe du Polyscope ou de l'AEP, sauf lorsque la signature en fait mention. Un des mandats du journal est de permettre à tous les membres de la communauté polytechnicienne de s'exprimer; les étudiants et le personnel sont donc invités à faire parvenir leurs textes au Polyscope à leur convenance. Le Polyscope se réserve le droit de modifier le titre des articles et d'amputer les textes longs en cas de force majeure. Nous laissons au lecteur la jugeote de décoder le sarcasme saupoudré sur nos pages. Le Polyscope est fier fondateur et membre de la Presse étudiante francophone.

RESPECT ET ROBUSTESSE



par **Moufida Sadeddine**
rédactrice en cheffe
moufida.sadeddine@polymtl.ca

Les propos qui suivront ne surprendront personne. Le déclin des journaux papiers, délaissés pour les nouvelles numériques, est un phénomène qui ne surprend personne. Plusieurs sociologues et journalistes l'avaient prévu il y a de cela des dizaines d'année, bien avant les premières disparitions. Une partie de la population a exprimé un certain désarroi face à cette perte; la discussion engendrée à la suite de la passation du journal La Presse en format numérique en est la preuve. Une autre portion s'est enjouée devant ce progrès; il est maintenant possible de rester informer sur tout, en tout temps, n'importe où et de manière écologique. Le pourcentage restant semblait, quant à lui, partagé entre les deux partis ou ne se sentait, simplement, aucunement concerné.

Au Polyscope, ce sentiment d'insensibilité, voire de détachement, est une luxure à laquelle nous ne pouvons nous prélasser. Après avoir vu nos parutions papiers réduites de moitié, une crainte plane dans le local du comité. Sommes-nous destinés à doucement tomber dans l'oubli, avant de complètement disparaître? Cette malheureuse pensée carbure l'équipe du Polyscope. Une équipe qui, de manière bénévole et passionnelle, se charge de conceptualiser, écrire et monter un journal bimensuellement. Chaque parution est le résultat du dur labeur d'étudiants de tout cycle et tout génie. Écrivant sur leurs passions, aussi diverses qu'eux, les Polyscopiens et les Polyscopiennes ont été accordés une carte blanche quant aux sujets à explorer dans leurs écrits. Cette liberté permet à tous, même aux lecteurs et autres étudiants de la Polytechnique (et même aux étudiants de l'Université de Montréal), de soumettre un article ou une chronique sur ce qui les anime. Car chez nous, tout se partage, même nos plaisirs, même ce qui fait battre notre cœur. De la cuisine à la politique, en passant par le dernier documentaire culturel, tous les sujets nous intéressent.

Chaque session, de nouvelles recrues proposent des idées et des articles innovants. Chaque session, les nouveaux comme les anciens ajoutent leur unique trait de crayon à ce doux papier, tout en lui permettant de se distinguer des autres journaux. Qui aurait cru qu'une école de génie recèlerait autant de talents artistiques? Dans le local du comité, les plans de session d'usine se changent en dessins de personnages emblématiques qui tapissent nos covers. Les paragraphes d'explications de machineries se délaient en poèmes effleurant une gamme d'émotions. Articles culturels, politiques, économiques, histoires, parodies, critiques, nouvelles, entrevues, bandes-dessinées, presque tous les talents sont exploités ou abordés dans le Polyscope. Dans des dizaines de pages qui couvrent l'expérience étudiante, aucun jugement n'est lancé et aucune (ou presque) censure n'est acceptée.

Au contraire, on vous force à vous exprimer (seule règle, ou presque, du comité). Cette rage face à l'injustice, cette envie de faire du changement, le journal la connaît. Les petits malaises quotidiens et les chialages de la vie, il les ressent. Ces petites déceptions sociétales et les fins de session, il les survit. Il est lui-même un étudiant ici et il est là pour servir. Il s'indigne devant les mauvais règlements et célèbre au Pub les victoires de ses pairs. Il sert de voix pour ceux qui n'osent point lever la leur.

Or, que faire lorsque vous vous baillonnez vous-même? La réduction des parutions papiers du journal force au questionnement. Est-ce nécessaire de faire une seconde tombée mensuelle en ligne? Réponse à l'unanimité, oui, une parution virtuelle est nécessaire. La paresse est un vilain défaut qui nous revient toujours en pleine face. Diminuer le nombre de publications de moitié entraînerait le journal dans un terrain glissant et dangereux. Il sera deux fois plus facile, par la suite, de simplement tomber dans l'oubli, ou de se voir faire le mandat du comité. avant d'être complètement dissout. Par crainte de naïvement et placidement attendre ce jour, les membres du journal continuent de travailler sur une deuxième parution mensuelle, bien qu'elle ne soit disponible que virtuellement. Elle est facilement trouvable sur la page Facebook du Polyscope et recèle les mêmes composants et le même amour et humour douteux que la version habituelle papier.

Après tout, perdre le Polyscope signifierait perdre le tout premier journal universitaire francophone à Montréal et également le membre fondateur de la Presse étudiante francophone. Créé en 1967 par Raymond Cyr, à ce moment étudiant en génie physique, pour remplacer le feu Poly-information. Le nom distinctif du journal, concaténation du terme Poly et scope, fait référence à la fois au point de vue de la Polytechnique, mais aussi à sa pluralité. À l'époque, plongés en

pleine Révolution Tranquille, les étudiants se servent du média pour débattre de leurs idéologies sociales, politiques et économiques. Depuis lors, faisant fierté à son nom, le comité a élargi les sujets discutés et débattus dans les 8 à 20 pages standardes. À un volume moyen de 3000 exemplaires par parution, le Polyscope est distribué à la Polytechnique, à la Haute École de Commerce (HEC) et sur tout le campus de l'Université de Montréal. Sapoudrée d'un humour sensible et d'une mise en page moderne, chaque édition prouve avec "génie" (haha) le talent de ses auteurs et auteures. Des rubriques régulières (Chi-Huy Chiale ou Just'une Chronique en exemple) régalaient les grands comme les plus petits de manière régulière, tout en s'inscrivant dans l'histoire et la culture.

Perdre le comité du journal signifierait perdre tout ceci. Cela signifierait perdre une équipe passionnée et passionnante qui aime passionner passionnément les autres avec leurs passions. D'ailleurs, passion et Polyscope commencent tout deux par la lettre p. Coïncidence? Je ne crois pas. Perdre le comité du journal signifierait perdre un moyen de sensibilisation et de pression contre l'injustice. Perdre le comité du journal signifierait perdre une page dans l'histoire de Montréal. Cela signifierait perdre un style d'écriture unique, car peu de journaux peuvent se vanter de ne point être écrit par des journalistes ou des étudiants en journalisme. Et finalement, perdre le Polyscope serait un évènement hautement paradoxal. Comment le meilleur peut perdre? Et comme nous le savons tous, au Polyscope, nous sommes les meilleurs depuis 1967.



L'ALCOOL BANNIE DES COMITÉS : UNE TRAITRE DISTRACTION



par **Anne Cameron**
anne.cameron@polymtl.ca

Que s’est-il passé? Cet étrange échange sur la place publique est provoqué par ce courriel de l’administration. L’AEP se devait d’y répondre pour corriger la mésinformation, et je suppose que l’administration comptait bien recevoir un courriel à ce sujet pour corriger leur erreur. L’état des négociations ne peut être que binaire, soit il y a une entente ou les négociations continuent. Pourtant ces négociations ne portaient pas uniquement sur la présence de l’alcool dans les comités, et elles n’étaient pas finies. Sachant tout ceci, la mention d’un seul point de négociations comme étant clos ressemble beaucoup à un leurre.

Comme si notre opposition faisait de nous le vieux mo’noncle alcoolo qui engueule sa famille à Noël parce qu’ils ont caché l’alcool.

Pourtant le sujet de l’alcool, on peut le clore bien vite. La loi au Québec interdit la consommation d’alcool sur les lieux publics. Les universités ont le libre arbitre de ce qui se déroule chez eux - et Poly serait la seule université au Québec le tolérant. Donc, on ne pourra plus boire dans les locaux de Polytechnique. C’est une bataille qui ne sera peut-être pas perdue aujourd’hui mais sans doute plus tard, et aujourd’hui, on a plus à perdre.

Attardons-nous plutôt sur les détails de ces mystérieuses négociations. L’AEP tient un bail avec l’école pour l’opération de toutes ses fonctions, ses comités et leurs événements. C’est ce qui nous permet de faire les Pubs à la Rotonde à tous les vendredis et les Vin et Fromages au pavillon Lassonde le reste de la semaine. C’est ce bail qui est en cours d’être négocié. Pour plusieurs raisons, comme le coût explosif de la sécurité aux événements, la durée de ceux-ci et la gestion des services alimentaires, soit le dada et la raison d’être de l’AEP.

LA SÉCURITÉ

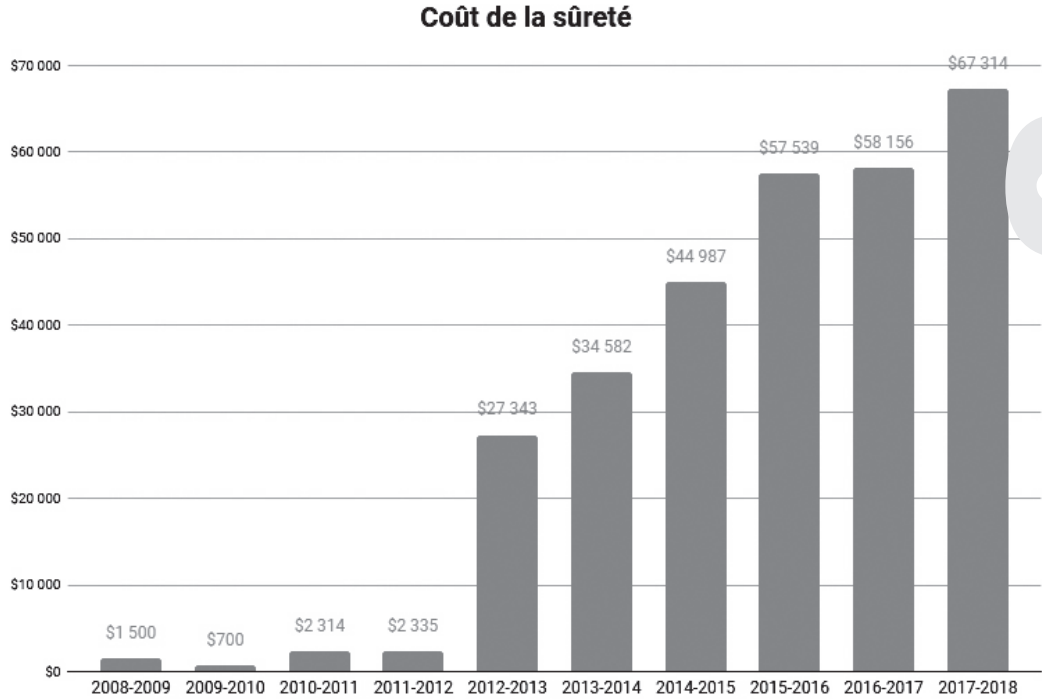
Que différencie ces négociations des négociations antérieures? Le fait que depuis tout récemment, 2012, curieusement, le coût de la sécurité a d’abord sauté de 2000\$ à 27000\$, et a continuellement augmenté jusqu’à presque 70000\$ cette année. Je vous rappelle que l’argent qu’a l’AEP vient de notre contribution à leurs fonds, et

que la sécurité, c’est nous qui la payons. Le salaire horaire de ces gardes de sécurité chez nous est de 48\$/heure, alors qu’ailleurs, en dehors de Poly, le taux horaire d’un même employé tournerait plutôt autour des 22\$ de l’heure, comme à HEC, à l’UdeS, à l’UdeM et ailleurs.

On voit bien que ce saut immense de coûts ressemble beaucoup à une tentative de redirection des cotisations payés par les étudiants. On ne sait pas en réalité combien les gardes de sécurité sont payés de l’heure, on sait seulement combien leur présence aux événements nous coûte. Le chemin de nos poches à les leurs est long et tortueux et passe par beaucoup de mains, dont leur syndicat, et l’administration de Polytechnique. Ça ressemble beaucoup à des frais institutionnels obligatoires (FIO) cachés, mais les recours pour découvrir ce genre de manigances sont très demandant et n’en dévoileraient probablement aucune. Si c’est en effet une tentative de redirection des fonds étudiants volontaires, ce serait sans aucun doute beaucoup plus intéressant pour l’AEP et l’école de négocier l’augmentation des FIO directement afin que l’AEP puisse mieux contrôler ses propres fonds.

LA BOUFFE

La gestion des services alimentaires c’est aussi tout un jeu. An après an, la question du café-étudiant refait surface. Le manque d’options particulièrement abordables est un fléau pour beaucoup d’étudiants, même la diversité dans la malbouffe est déficiente. Des fois on veut juste un pogo et une pizza pochette



Évolution du coût de la sécurité © AEP

pour souper, mais bonne chance pour convaincre une multinationale à la Aramark de te vendre une petite pizza pouth pour 50 cents, encore congelée.



Il y a une dichotomie à ce niveau entre les désirs étudiants et ceux des employés pas mal plus permanents que les bacheliers de 3 à 6 ans. Ces derniers ont, typiquement, plutôt tendance à favoriser des plats de meilleure qualité et à plus haut coût s’il le faut. L’administration cherche donc présentement à prendre contrôle

de la gestion des services alimentaires, alors que l’existence même des services alimentaires est une création de l’AEP avant même qu’on la reconnaisse en tant que telle. La bouffe à poly, c’est le catalyseur de sa conception.

SO WHAT?

Il y a plus à discuter, hors de ces négociations quant au futur de la vie étudiant. Comme les plans de rénovation qui élimineraient totalement l’aire dédiée à la cafétéria principale et la rotonde. Cet espace deviendrait un centre d’entrepreneuriat et le fablab y déménageraient. Ces plans viendraient après le déménagement plus officiel vers le pavillon J.A.-Bombardier, et apparemment on planifie d’ajouter une passerelle entre les deux pavillons, sur laquelle on pourrait ajouter des locaux. On devrait donc manquer un peu moins de place, mais on

perdrait l’unique endroit où l’on peut tenir des pubs, des fêtes de PoPA, les Beach et j’en passe. Ce sont le type d’événement qu’on ne peut malheureusement pas déménager au Lassonde, pour des raisons légales et de sécurité. Niveau ambiance aussi, ça ne serait pas super.

La vie étudiante est attaquée de tous les fronts, et l’administration garde un redoutable jeton de son côté : le temps.

C’est à nous, plutôt qu’à seule l’équipe des 8 exécutants débordés qu’est l’AEP, de se retrouser les manches et d’affronter les épreuves qui nous attendent. Il ne faut pas nécessairement plus d’investissement, mais une définitive redirection de notre attention vers ces enjeux qui restent obscurs. Il faut cependant une mém plus longue qu’un poisson-rouge baccalauréen, il faut en parler, écrire, protester, partager des memes de prohibition, et il ne faut surtout pas oublier quelle est l’objectif long-terme.

C’est donc un bel effort, de nous peindre comme des saou-lons perdus. Malheureusement, ou heureusement, certaines choses sont plus importantes (comme notre cash-money et la bouffe) que de boire dans des petits locaux perdus pas d’fenêtres.

Université	coût par agent	Exemple pour 3 agents pour une soirée de 5 heures	Exemple pour 6 agents pour une soirée de 5 heures
Polytechnique	48\$/h	720\$	1440\$
UQAM	30\$/h	450\$	900\$
UQAT	150 pour soirée (environ 5h)	150\$	-
HEC	26\$/h	390\$	780\$
UdeS	35\$/h	-	350\$
UdeM	Environ 20\$/h	300\$	600\$

Comparaison du coût de la sécurité © AEP



Chi-Huy chiale sur l'École Polytechnique



par **Chi-Huy Trinh**
chi-huy.trinh@polymtl.ca

LE *DROIT DE STAGE* AU BACCALAURÉAT

Accomplir un stage obligatoire en étant étudiant de Polytechnique Montréal n'est pas chose aussi facile que chez d'autres écoles/facultés en ingénierie au Québec. Ce genre d'innovation administrative, c'est du génie made in Poly, car c'est la seule école/faculté de génie qui a une telle contrainte au stage obligatoire (sous toutes réserves). Mais est-ce de la faute de Poly elle-même, du Bureau canadien d'agrément des programmes de génie (BCAPG) qui réglemente les programmes en génie ou de l'Ordre des ingénieurs du Québec (OIQ) qui donne ses exigences?

POLY COMPARÉ AUX AUTRES ÉCOLES/FACULTÉS DE GÉNIE

Concernant les programmes non-coopératifs, l'ÉTS exige de faire trois stages obligatoires au baccalauréat et ce, dès la première année complétée. Idem chez la faculté de génie de l'Université de Sherbrooke exigeant cinq stages obligatoires. Et aucun stage obligatoire chez la faculté de génie de l'Université McGill et Concordia! À Poly, c'est seulement un stage obligatoire, mais il y a un « mais... »! Pour rendre la tâche de l'étudiant polytechnicien plus démente, comme si la vie n'était pas déjà assez compliquée, le stage doit obligatoirement être réalisé à l'intérieur d'un intervalle arbitraire de crédits cumulés dans le programme, généralement atteint du début de la troisième année jusqu'au début de la quatrième année du cursus. En effet, les *Règlements des études du baccalauréat en ingénierie 2018-2019* (ainsi que ceux des années précédentes) stipulent :

2.1 Stage obligatoire (sigle STGO)

[...] L'étudiant qui s'inscrit à un stage obligatoire doit avoir réussi 55 crédits à la fin du trimestre où il complètera son stage à l'exception des programmes coopératifs.

9.10.1 *Le stage obligatoire doit être complété avant que l'étudiant ait réussi 60 crédits dans un programme coopératif ou 80 crédits dans un programme non-coopératif. L'étudiant ne répondant pas à cette exigence reçoit la mention "autorisé à poursuivre sous conditions" dans son relevé de notes.*

Donc, si l'étudiant enregistre un stage avant ces 55 crédits, ce sera considéré comme stage « facultatif », ce qui ne vaut simplement rien. Quelle absurdité!

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Que ce soit un étudiant qui enregistre un stage « obligatoire » ou un stage « facultatif », le travail de l'étudiant est pourtant fondamentalement le même dans les deux cas : c'est un travail à temps plein (>=35 heures/semaine). Alors, comment expliquer qu'un stage facultatif vaut moins de temps qu'un stage obligatoire pour pondre l'article des Règlements suivant?

13.2 *Tout stage facultatif a un préalable de 24 crédits.*

13.6 *L'étudiant qui s'inscrit à son stage obligatoire est considéré à temps complet; l'étudiant qui s'inscrit à un stage facultatif n'a pas un statut d'étudiant à temps complet à moins qu'il s'inscrive à au moins 3 crédits de cours concurremment.*

L'étudiant faisant un stage facultatif doit donc aussi se taper un cours de 3 crédits pour avoir la même considération aux yeux de Poly que son collègue faisant un stage obligatoire. Cela veut donc dire que l'étudiant faisant un stage facultatif se trouve encore plus *puni* que celui d'un stage obligatoire! Comment mal cacher son sadisme!

UN INCITATIF CONTRE-PRODUCTIF OU ARROGANCE ADMINISTRATIVE?

Il faut mentionner qu'il existe des étudiants à Poly qui ont réalisé un stage bien avant d'atteindre ce nombre vénérable de crédits. Même si le stage est dûment enregistré et tous frais connexes payés, l'étudiant un peu trop précoce, un peu trop chanceux, un peu trop motivé de s'être déniché un stage qui l'intéresse avant sa 3e année, faute d'avoir cumulé assez de crédits, n'en verra pas d'utilité directe dans l'obtention de son baccalauréat.

S'il reçoit une offre de stage, c'est une opportunité qui ne reviendra peut-être pas au moment voulu. Encore que les employeurs n'attendent pas après l'étudiant de Poly pour qu'il atteigne les 55 crédits... Sans l'existence de ce seuil de 55 crédits, cet étudiant aurait fait un stage obligatoire au lieu de facultatif, puis un problème de réglé pour son baccalauréat à Poly! Ainsi, le sentiment d'accomplissement existerait en abondance à l'intérieur des bâtiments de Poly comme ça l'est ailleurs...

INSULTE À L'INTELLIGENCE?

Il me semble qu'une fois qu'un étudiant a gradué du CÉGEP ou passé son année préparatoire pour faire un programme universitaire, il a bel et bien acquis les compétences de savoir-faire (écrire un texte), de savoir-vivre et de savoir-être (avec les cours d'Habilités Personnelles et Relationnelles dès la première année à Poly) pour faire un stage et rédiger le rapport qui s'y rapporte! Les étudiants polytechniciens sont-ils incapables de faire un stage avant les 55 crédits, par rapport à leurs collègues à la grandeur de la province? Serait-ce là une fausse croyance dûe au fait que l'École se situe au haut d'une montagne et qu'il manque une fraction d'oxygène pour alimenter le cerveau des gens? Sous toutes réserves, ça explique peut-être la naissance de bien des absurdités dans l'historique de Poly...

LA BIEN-PENSANTE POLY

Bref, « *tu n'as pas les 55 crédits pour que ton stage soit reconnu obligatoire, alors crève! Poly ne récompense pas ton avant-gardisme, ni ton optimisme, ni ta débrouillardise. Poly n'a que faire de toi, quand il y a quelques milliers d'autres étudiants qui respecteront le minimum de 55 crédits, geignant en silence.* » Voilà une façon d'interpréter le message de la bien-pensante École Polytechnique de Montréal.

AUCUNE ALTERNATIVE PARFAITE

Il faut mentionner que le bénéficiaire des prêts et bourses du gouvernement du Québec s'en retrouve affecté par le changement de statut que le stage facultatif pourrait lui engendrer s'il n'ajoute pas 3 crédits de cours. S'il perd son statut à temps plein, la capitalisation des intérêts commence et il doit débiter le remboursement de sa dette selon les modalités en vigueur. Ceci étant dit, pour le peu de choix qui en ressort, l'alternative pour l'étudiant voulant faire un stage précocement (pour confirmer ou infirmer son choix de carrière) et voulant éviter de niaiser avec ces articles aberrants des *Règlements*, c'est de trouver par ses propres moyens un employeur intéressé à l'embaucher sans passer par les ressources de l'École. Cela évite de faire partie de l'engrenage diabolique à Poly. Rendu là, il s'agit d'un « emploi étudiant » plutôt que d'un

« stage ». Mais c'est fondamentalement la même chose, sans la rédaction de rapport de stage. L'inconvénient est de ne peut-être pas avoir le temps pour étudier (à temps plein) durant l'automne ou l'hiver, et donc de perdre temporairement le statut d'étudiant (à temps plein) avec les avantages qui s'y rattachent (p. ex. perte d'accès au CEPsum, commencement de la capitalisation des intérêts du prêt étudiant, non-renouvellement du tarif réduit du transport en commun).

UNE DES INJUSTICES POLYTECHNICIENNES

À la lumière de ce raisonnement et de ces faits, force est de conclure que ce seuil de crédits cumulés pour pouvoir faire le stage obligatoire est très spécifique à Poly. Comme l'a été l'interdiction d'étudier à temps partiel, abolie cette année! L'OIQ et le BCAPG n'ont aucun règlement retraceable vaguement similaire à un seuil pour faire un stage obligatoire.

Ce prérequis est injuste et cause même préjudice à l'étudiant qui ne trouverait pas encore de stage à l'intérieur de l'intervalle des crédits cumulés. Si ce prérequis pour faire un stage obligatoire n'existait pas, non seulement tous les problèmes liés avec le statut d'étudiant à temps plein ne se seraient jamais produits chez les stagiaires précoces, autant théoriquement que pratiquement, mais il n'y a aussi AUCUN risque qu'un étudiant bute à interrompre ses études au cours de la 3e année pour satisfaire l'exigence de faire un stage obligatoire dans l'intervalle de crédits cumulés. Tous les étudiants auraient pu faire un stage n'importe quand au cours du baccalauréat, dès que l'occasion se présente! Parce que ce n'est pas tout le monde qui obtient un stage en claquant des doigts! On n'est quand même pas à Poudlard! (référence à Harry Potter)

À bas les stages facultatifs! Abolissons le prérequis au stage obligatoire! Vive la révolution!

Sur ce, allez voter le 1er octobre si vous ne l'avez pas encore fait!

TABLEAU COMPARATIF DES STAGES OBLIGATOIRES AU BACCALAURÉAT (QUELQUES EXEMPLES AU QUÉBEC)

ÉCOLE OU FACULTÉ DE GÉNIE	NOMBRE DE STAGES OBLIGATOIRES AU BACCALAURÉAT (PROGRAMME NON-COOPÉRATIF)
École de Technologie Supérieure	3
Université de Sherbrooke	5
McGill University	0
Concordia University	0
Polytechnique Montréal	1*

***Des conditions obligatoires et inévitables s'appliquent**

CANDIDE, OU L’OPTIMISME



par **Ouma Haqqi**
oumaima.haqqi@polymtl.ca

Le classique littéraire de Voltaire a été transformé en une pièce de satire présentation un humour assez douteux, mais sans pour autant perdre le message philosophique du récit.

LA PIÈCE DANS LA PIÈCE

La pièce commence avec un Voltaire, joué par Emmanuel Schwartz, exilé à Paris et incertain s’il devrait publier ou non sa dernière création, Candide.

Pour l’aider dans cette prise de décision, il monte sa propre mini troupe de théâtre à qui il va demander d’interpréter son oeuvre. Il prend donc son secrétaire, sa compagne, une de ses précédentes conquêtes ainsi que son conseiller, respectivement joués par Benoît Drouin-Germain, Valérie Blais, Larissa Corriveau et Patrice Coquereau.

On se retrouve donc à assister à une pièce dans une pièce et c’est ce qui contribue à faire de cette première de saison du TNM un vrai chef d’oeuvre. Les scènes les plus importantes du livre sont jouées, chacune entrecoupée par des commentaires de Voltaire et de sa mini-troupe, nous plongeant dans ce qui pourrait très bien avoir été le processus créatif de Voltaire.

Puis, lorsqu’un bout du récit ne leur plaît pas, les acteurs ne se gênent pas de jouer de manière grossière et grotesque devant l’au-

teur du livre, suscitant par le fait même une cascade de fous rires dans la salle.

Le spectateur peut aussi déceler assez fréquemment des sous-entendus visant la haute société française de l’époque ou des répliques pleines de sarcasme, lorsque les acteurs se moquent du fatalisme, idée que «rien n’arrive pour rien», que c’est «Dieu qui en a décidé ainsi». Pensons entre autres à la scène où Candide énumère une tonne de calamités, en passant par les viols, les massacres, les pillages et les suicides

pour que son ami et philosophe Pangloss (supposément le meilleur de la France, si ce n’est du monde) le console en lui disant que ce n’est pas grave, que tout est beau, bien et juste, que c’est la volonté divine.

D’ailleurs, dans ce même esprit de critique du fatalisme, les remises en question de l’existence de Dieu ou même tout simplement de sa perfection, n’ont cessé de fuser.

LA MISE EN SCÈNE

Impossible de sortir de la salle sans avoir réalisé le talent d’Alice Ronfard, la metteuse en scène.

N’oublions pas que les scènes de Candide se déroulent, pour la très grande majorité, dans des pays différents. Ainsi, imaginez la créativité qu’il faut pour réussir, avec une table, quelques chaises et un lustre faramineux, à faire faire aux spectateurs le tour du monde, en passant bien évidemment par la France, mais aussi par les contrées africaines, les terres américaines et même par l’El Dorado.

Un chef d’oeuvre, écrit par Pierre Yves Lemieux d’après le roman de Voltaire et mis en scène par Alice Ronfard, à ne pas manquer!

DEUIL VIRTUEL

par **Narimane Zoulikha Zennaki**
narimane.zennaki@polymtl.ca

Rupture amoureuse, amis que la vie mène à suivre des chemins différents, perte d’un proche. La vie est une suite infinie de séparations qui se succèdent, malmenant nos nerfs et nos émotions. Mauvaise nouvelle : la technologie rend le processus d’acceptation encore plus difficile.

Comment faire pour passer à autre chose quand les conversa-

tions avec cette personne restent entre nos mains, que leurs paroles sont intactes et sauvegardées dans le cloud, accessibles à nos moindres moments de faiblesse? Comment oublier quand les souvenirs Facebook sont là pour tout nous rappeler, que notre téléphone nous compile nos meilleurs moments en y ajoutant une musique triste en fond sonore?

#Mais surtout, comment faire pour tourner la page quand on ne le veut pas et qu’on trouve refuge dans ces bribes virtuelles, témoins d’un autre temps? La chaîne Youtube *Dirty Biology* a compilé un délicat florilège d’histoires poignantes mettant en scène ce fameux deuil numérique.

Parfois accablant de tristesse, d’autres fois teinté d’un léger réconfort, retrouver une copie virtuelle de

ceux qu’on aime et qu’on pensait partis n’est certainement pas une nouveauté. Les lettres sont des exemples parfaits de cela. Avec le temps, ces méthodes ont seulement évolué et se sont appropriées des traits de plus en plus vrais, nous faisant douter des événements et souvent, nous les faisant regretter. Les photos, les vidéos, les messages, les tweets, les *memes* partagés ... Il y a aujourd’hui une foule d’occa-

sions de se retrouver devant le sosie digital d’une personne jadis connue. Une version soft de l’épisode *Be right back* de Black Mirror. Une chose est sûre, la sixième étape du deuil comprend maintenant « l’acceptation de retrouver cette personne sur internet »

À notre immortalité, transcendant la mémoire humaine, limitée par la mémoire d’un téléphone.



02/11/2014 12:58 PM

Caiburn said: Today I met my father

My father died 2011. When Frontier offered Backers to add NPC names to the name database, I added his name.

Today while exploring an anarchy system, I ran into a random Viper and scanned it. It was his name, dangerous and clean.

Dad, hope to see you again out there.

My brother passed away in 2013. I still visit him in Skyrim to see the last thing he saw there. I never move his character or do anything, just sit there and look at what he last saw before passing away. I miss him a lot but wanted to share.

u/lastrogu3



LE RETOUR DE POLY-FLIRT

SPOTTED : POLYSCOPE

Bonjour! J’aimerais partager avec vous quelque chose de particulier qui m’est arrivé il y a quelques semaines. Je me rendais au Pavillon principal de l’école Polytechnique, en passant par le tunnel de Lassonde. Comme toujours, j’étais nonchalante dans ma démarche et je balançais mes mains ça et là quand soudain j’ai ressenti ma main s’accrocher à quelque chose de merveilleusement gros et étrangement bizarre. Je n’ai jamais ressenti une telle chose auparavant. Piquée par la curiosité, je me suis retournée brusquement pour voir de quoi il s’agissait. À ma grande surprise, je tenais dans ma main ce beau jouet à deux balles de ce jeune homme qui se tenait derrière moi. Celui-ci s’est enfui rapidement comme Usain Bolt. Malheureusement, je n’ai pas eu l’occasion de voir son visage qui était probablement aussi gracieux que son jouet. Depuis l’incident, je ne cesse de penser à toi, jeune homme. Je ne peux oublier l’événement chaleureux et formidable qui m’est arrivé. Donc, si tu te reconnais, manifeste-toi afin qu’on finisse l’épisode 1!!



PLAYING HARD

LE DOCUMENTAIRE À SON APOGÉE

Playing Hard est le plus récent long-métrage documentaire réalisé par Jean-Simon Chartier, œuvre réalisée sur une période de quatre années, dans laquelle une quantité phénoménale de travail d'a été versée. Je vous présente mon expérience de loin positive avec ce film qui explore la création de For Honor au cœur même des studios d'Ubisoft Montréal.

par **Émilie Larivée**
emilie.larivee@polymtl.ca



Image promotionnelle © Playing Hard

On connaît tous quelqu'un qui s'endort sur n'importe quel film. Cette personne, c'est moi dans beaucoup de cas. Dévouer mon attention complète sur un écran sans bouger pendant deux heures? Un exploit. S'il faut que je visionne un film ailleurs qu'au cinéma, c'est fini : soit je l'arrête avant la moitié, soit je me trouve une autre occupation en l'écoutant d'une oreille distraite. Pour les *Marvel*, c'est une autre histoire, mais en tout cas...

Entrent en jeu les documentaires : des films qui sont plutôt là pour conscientiser les spectateurs par rapport à un enjeu social, selon ma définition. Mais qu'est-ce que j'en sais? Je peux compter sur mes deux mains le nombre de fois où j'en ai écouté. Pas parce que je ne les trouve pas intéressants, au contraire; mais tant qu'à ne rien retenir comme réflexion à cause de mon manque de concentration, aussi bien trouver un article qui parle du même sujet. C'était du

moins mon fil de pensée avant de tomber sur *Playing Hard*.

Future ingénieure logiciel et gamer avide depuis au moins une dizaine d'années, j'étais déjà *in* en lisant le synopsis du long-métrage documentaire. Mon ennemi juré, me direz-vous... mais pour mon amour du jeu vidéo, il fallait que je le regarde, que j'assouvisse ma curiosité. Comment ça se passe vraiment au cœur de cette industrie? On nous présente des beaux chiffres, des tours de grands studios, des entrevues de gens haut placés lors de conférences de *gaming*, mais au final on n'en sait pas beaucoup tant qu'on ne l'a pas vécu soi-même. Ayant longtemps rêvé de travailler pour Ubisoft Montréal, je me suis dit que ce documentaire pourrait me donner une bonne idée des rouages et mécanismes derrière mes jeux préférés, au prix de m'asseoir devant mon ordinateur pendant une heure et demie.

L'expérience

Finalement, c'en est devenu quatre, presque cinq. Hypnotisée, transfixée par la première scène et le monologue qui l'accompagne, je regarde les vingt premières minutes en me disant que je m'attendais pas à ça. Je recommence la lecture du film, armée de mon cahier de notes cette fois, marquant minutieusement le temps où je griffonne telle observation, telle citation. Le film avance, et mes notes se font plus rares tant je suis captivée. Je souris à un moment, les larmes me montent aux yeux à un autre... C'est vraiment ça un documentaire? J'ai dû en manquer des bouts; il faut que je le réécoute. Et je fais ça jusqu'aux petites heures.

La critique

Moi qui me disais que les films de ce genre étaient purement réalisés à des fins informatives... Il est certain que c'est un objectif qui est resté en tête

lors de la réalisation de *Playing Hard*, mais ce long-métrage est surtout présenté comme une histoire, un cheminement. C'est une histoire à propos de rêves, de passion et de dévouement, et comment ces trois aspects peuvent occuper les vies entières de certains. Comment un jeu, la fiction, prend la place de la vie au quotidien, la réalité. Ça nous montre que derrière tout grand succès se trouve l'échec, le sacrifice, la déception. À travers l'évolution du développement d'un jeu vidéo, une équipe se forme, une famille grandit, des liens se brisent. Le côté humain vu dans *Playing Hard* a une présence étonnamment forte, et c'est ce qui rend le visionnement si intéressant : à travers chaque épreuve, on ressent de l'empathie pour les personnages, on se met facilement dans leurs souliers.

Pour ne pas trop en dire, ça m'a fait un peu mal de voir ce film

en tant qu'adepte de jeux vidéo. Dès qu'un nouveau jeu sort sur le marché, la communauté du gaming s'empresse d'en faire la critique. Si une fonctionnalité est défectueuse ou pire encore, absente, ça va chauffer. Par contre, ce qui peut nous sembler banal en est rarement le cas. La quantité de travail et la pression qui sont mises derrière chaque aspect du jeu sont difficilement imaginables. *Playing Hard* remplit ce rôle de façon exceptionnelle : je vous suggère donc fortement d'aller y jeter un coup d'œil.

Je ne m'adresse pas seulement aux gamers, ou à ceux qui veulent poursuivre une carrière dans le domaine du jeu vidéo. Les messages qui sont passés à travers cette œuvre peuvent être pris dans n'importe quel contexte, et sont dirigés envers l'ensemble des spectateurs. C'est une véritable aventure humaine, elle vaut la peine que vous ne la manquiez pas.



Jason VandenBurghe © Playing Hard



Luc Duchaine © Playing Hard

ENTREVUE AVEC JEAN-SIMON CHARTIER

QU'EST-CE QUI VOUS A PORTÉ À ALLER VERS LES JEUX VIDÉO?

En fait, je suis toujours à l'affût de ce qui se passe autour de moi; les enjeux sociaux comme des flashes sur des histoires. C'est un peu ça mon métier, d'une certaine façon. Dans le cadre de ce projet, mon bureau est à deux coins de rue du studio d'Ubisoft Montréal, dans le Mile End. Ça fait 8 ans que je vois la faune de geeks, de développeurs d'Ubisoft prendre d'assaut tout le quartier. Je me suis dit que j'irais voir dans la forteresse, si je peux réussir à trouver une histoire et parler d'une industrie qui est devenue la plus importante dans l'entertainment. C'est plus gros qu'Hollywood maintenant, le jeu vidéo. Et c'est à deux coins de rue, donc...

COMMENT AVEZ-VOUS RÉUSSI À PRENDRE CONTACT AVEC L'ÉQUIPE DE DÉVELOPPEMENT DE FOR HONOR?

Il faut comprendre que c'est une industrie qui est très confidentielle : les développeurs qui travaillent sur les jeux ne peuvent pas parler de ce sur quoi ils travaillent à leur famille, à leurs amis avant qu'il y ait une annonce officielle. De permettre à une équipe documentaire d'avoir accès aux secrets de l'industrie, ça ne s'est jamais fait avant.

J'ai réussi à avoir un premier meeting avec des gens en communication qui ont écouté poliment ce que j'avais en tête. Ça a été un non, un autre meeting, puis finalement, le projet évolue un peu. Je réussis à avoir accès à une petite équipe (ils sont une trentaine) qui travaille sur un jeu en développement, une nouvelle propriété intellectuelle. Luc Duchaine, le directeur aux communications d'Ubisoft, est devenu directeur de marque sur cette équipe. On s'est reparlé, puis il m'a dit : « Viens tourner un peu sur le plancher, on verra comment ça va aller. » J'ai pu tourner pendant 6 mois, jusqu'à temps qu'il me dise : « Tu ne peux plus continuer à tourner, parce que [la] présence [de l'équipe de tournage] nous dérange. On ne peut pas se permettre d'avoir des distractions. » Ça a pris un autre 6 mois avant que je puisse réintégrer le plancher. Je suis resté pendant les trois autres années.

EST-CE QUE CE MOMENT VOUS A FAIT DOUTER DE LA SUITE DU TOURNAGE, OU DU FILM?

Oui, parce qu'à partir de ce moment, il n'y a plus de tournage. Je ne peux plus faire le film. En même temps, pendant la période où j'y ai eu accès, j'ai fait la rencontre de Jason, de Stéphane. J'ai vu le potentiel que ces personnages avaient pour raconter le genre d'histoire que je voulais. Une histoire plus humaine, avec des hauts, des bas, c'est ce qu'on cherche quand on fait un film. Je n'ai pas lancé la serviette parce que je savais que j'avais des ingrédients qui sont essentiels pour raconter une histoire. C'est pour ça que je me suis acharné, que j'ai continué pendant 6 mois : pour avoir un accès au reste de l'aventure.

QUELLES AUTRES DIFFICULTÉS AVEZ-VOUS RENCONTRÉES?

À chaque moments, il y a eu des difficultés. Ces gens, leur priorité, c'est d'avancer dans le développement de leur jeu. Ils sont en compétition avec tous les autres projets à l'intérieur même du studio d'Ubisoft. C'est à moi de m'adapter à leur réalité, de prendre la caméra et dire : « On va être là demain, est-ce que c'est correct si on arrive à telle heure? » On fait notre affaire, et eux continuent à faire la leur. Ils n'ont pas le temps pour être là avec nous.

En salle de montage, c'est d'autres difficultés, parce qu'il faut travailler avec beaucoup de matériel, et raconter une histoire à travers tout ça. Par contre, j'ai seulement la salle de montage à gérer. Plus besoin des aspects coordination, tournage, être là au bon moment, embarquer sur un avion, partir à Los Angeles, à Seattle, ou ailleurs.

QUELLE ÉTAIT L'INTENTION DE CE LONG MÉTRAGE? QU'EST-CE QUE VOUS ATTENDEZ DES SPECTATEURS?

J'espère qu'ils vont se reconnaître dans l'aventure humaine vécue par Luc, Stéphane et Jason. J'espère qu'ils vont y trouver leurs faiblesses, leurs espoirs, leurs peurs, qu'ils vont se voir dans les conflits qu'on perçoit dans le film. À la base, c'est ça, le documentaire. J'ai construit cette histoire là, mais je l'ai construite autour de gens qui existent, qui ont vraiment vécu ça. Le documentaire doit aller chercher l'empathie des gens, parce que c'est d'eux qu'on parle. C'est ce que j'espère, qu'ils vont se voir dans le film, et qu'ils vont sortir avec des questions, des réflexions, et que ça va créer la discussion.

AVEZ-VOUS EU DES MOMENTS QUI ONT PLUTÔT ÉTÉ, AU CONTRAIRE, ENRICHISSANTS, POSITIFS?

Tout est enrichissant, quand on travaille sur un projet comme celui-là, parce qu'on se donne à 100%. Les relations que j'ai développées avec les personnages, l'évolution de leur dévoilement, de leur confiance qu'ils avaient en moi, c'est enrichissant. Ce dans quoi ils avancent, c'est en même temps divertissant et touchant. Ce sont deux choses que je recherche, dans la réalisation d'un documentaire. J'aime les documentaires qui sont des réflexions, mais je pense aussi que le documentaire doit être divertissant, c'était mon objectif.

En même temps, j'ai aussi accès au secret, je suis dans la forteresse, je vois comment ça se passe. J'apprends énormément, pas seulement sur les aspects de la création et du marketing de blockbusters, mais aussi sur les interactions entre les individus. C'est de l'aventure humaine, au sens large; c'est d'être en contact avec les gens, de s'en inspirer, d'en apprendre sur soi en le faisant.

POURQUOI EST-CE QUE VOUS AVEZ DÉCIDÉ DE FAIRE DE JASON VANDENBURGHE LE PERSONNAGE PRINCIPAL DE PLAYING HARD?

D'une part, c'est son rêve, ce jeu de combat. Pendant 10 ans, il se promène de studio en studio, et personne n'y croit. Finalement, il fait la rencontre de Stéphane chez Ubisoft Montréal qui, lui, va miser sur son jeu. C'est le rêveur qui voit son rêve réalisé à travers beaucoup de difficultés. C'est le personnage idéal pour incarner l'histoire et le jeu lui-même. Il a la personnalité physique, intellectuelle, et l'apparat d'un personnage de jeu, donc ça se fait naturellement. Mais ensuite, pour moi, Stéphane et Luc sont des personnages aussi importants dans la narrative du film même si, à l'écran, ils sont moins là.

PENSEZ-VOUS QUE PLUS DE GRANDES ENTREPRISES DEVRAIENT RÉVÉLER AU PUBLIC LA PARTIE « DERRIÈRE LA SCÈNE » DE LA CONCEPTION DE JEUX VIDÉO?

Je pense que les grands studios devraient montrer ce qu'ils font davantage, mais je peux comprendre qu'ils doivent être prudents dans ce qu'ils font tellement les enjeux sont importants. Ubisoft, à travers ce documentaire, c'est le premier gros studio qui donne accès à une équipe documentariste et qui leur donne carte blanche. Ce n'est jamais arrivé! Est-ce que ça va inciter d'autres studios à s'ouvrir davantage? C'est sûr que ce n'est pas mon objectif, je ne suis pas dans l'industrie. Ma quête, c'est surtout que le grand public, les joueurs, les développeurs, soient intéressés à Playing Hard, parce qu'ils vont y découvrir les coulisses de cette industrie fascinante, et vont en parler davantage. Peut-être qu'il va y avoir d'autres documentaires qui vont se faire dans l'industrie, et je pense que c'est souhaitable. Je suis certain qu'il y a d'autres histoires intéressantes.

EST-CE QUE FOR HONOR ET UBISOFT ÉTAIENT DES OBJECTIFS OU DES HASARDS? ÊTES-VOUS ALLÉ VOIR D'AUTRES STUDIOS?

Ubisoft était dans mon environnement immédiat, donc je n'ai pas fait cette démarche dans d'autres studios. For Honor, oui, c'était un hasard et une chance. À la base, c'est Luc qui a été curieux, qui a transmis cette curiosité à d'autres personnes. J'aurais pu me retrouver sur quelque chose d'autre qui n'aurait pas fonctionné, aussi ; plusieurs des jeux qui sont développés ne se rendront pas jusqu'au joueur, ils vont être tués dans l'œuf. Quand j'ai commencé à tourner, ça s'appelait Hero, un nom de code. C'était une nouvelle propriété intellectuelle, donc personne n'en connaissait l'existence. J'ai été assez chanceux pour que ça se rende jusqu'au bout.

LE PORTEUR D'HISTOIRE



par **Ouma Haqqi**
oumaima.haqqi@polymtl.ca

Polythéâtre a le privilège de vous inviter à sa pièce d'automne, qui se tiendra du 4 au 6 octobre prochain, préparé avec dédication par de talentueux étudiants de notre chère école. Pour en apprendre davantage, votre journal préféré a décidé de poser quelques questions au metteur en scène de la pièce!

LE POLYSCOPE: Bonjour Rémy, peux-tu te présenter pour nos lecteurs?

RÉMY : Je m'appelle Rémy Bastide, je suis élève ici en double-diplôme en maîtrise de génie civil. Je viens d'une école en France et depuis que je suis arrivé l'an passé, je fais partie de Polythéâtre. J'avais déjà fait du théâtre avant, j'ai participé au projet de l'hiver dernier avec Polythéâtre et là j'ai eu la possibilité d'être le metteur en scène pour le projet d'été!

LE POLYSCOPE: En tant que metteur en scène, quel est ton rôle?

RÉMY : Mon rôle c'était tout d'abord de choisir la pièce, de choisir les acteurs, de faire la distribution des rôles et après, ça a été d'organiser toutes les répétitions. J'ai aussi du faire travailler les acteurs, les aider à construire leur personnage. Ensuite, ça a été de choisir tous les décors et les costumes en accord avec la production et chaque acteur. Puis finalement, travailler tout le côté de l'éclairage, du déplacement sur scène, etc.

LE POLYSCOPE: Comment as-tu choisi la pièce?

RÉMY : Ça a été un peu un coup de chance en fait. Je voulais faire la mise en scène et je cherchais des pièces sur des forums, et là j'ai entendu parler de cette pièce et ça m'a intrigué. Puis je me suis rendu compte que la pièce avait été écrite par un auteur, Alexis Michalik, qui a écrit une pièce que j'avais déjà vu il y a deux ans à Paris et cette pièce, *Le cercle des illusionnistes*, je

l'avais adorée. J'ai vu que *Le porteur d'histoire* était sa première pièce et je suis parti voir le texte. Je suis directement tombé en amour avec le texte.

LE POLYSCOPE: Nous sommes à une semaine de la représentation, comment se passent les préparations?

RÉMY : Ça se passe bien! Tous les acteurs sont au point. On est sur les derniers réglages côté mise en scène et jeu des personnages. On est présentement à l'étape de prise en possession de la salle, on a ce samedi notre générale technique, durant laquelle on va pouvoir caler justement tout ce qu'on a prévu côté éclairage, sons, etc. Donc ça va être pas mal d'ajustements de ce côté là et ensuite on sera prêts pour la représentation de la semaine prochaine!

LE POLYSCOPE : Ton sentiment sur les acteurs?

RÉMY : Je suis super content d'eux. C'est un projet super sympa parce qu'on a eu beaucoup de nouveaux à Polythéâtre cette année, dont des nouveaux qui n'avaient jamais fait de théâtre. Quand tu débutes, c'est compliqué, mais quand je vois maintenant ce qu'ils sont capables de faire...

Cette pièce a une spécificité; les acteurs doivent jouer plusieurs personnages et c'est difficile, mais ils en sont vraiment capables, donc je suis vraiment content de ces tous nouveaux acteurs que je vois progresser. Il y a aussi ceux que je connaissais depuis plus longtemps, qui font beaucoup de



théâtre, à qui j'ai demandé des choses différentes de ce qu'ils sont habitués de faire et c'était risqué, mais ça rend très bien

LE POLYSCOPE : En quoi consiste la répétition générale?

RÉMY : La générale, qu'on fait lundi prochain, c'est vraiment une mise en situation comme si le public était là, comme si on était en vrai représentation, sauf que la salle est vide. On va jouer à la même heure que les représentations pour s'habituer à jouer tard le soir. On va jouer avec tous nos costumes, mais aussi avec tout le maquillage parce que c'est quelque chose qu'on a pas la possibilité de faire à chaque répétition et qu'il faut prendre en compte. Moi je prends aussi en compte l'éclairage, je fais les derniers réglages. Ça permet vraiment de prendre possession de la scène, de se rendre compte de tout le volume aussi. Il

faut apprendre à parler assez fort pour s'assurer que le monde au fond de la salle entende.

LE POLYSCOPE : Et comment ça se passe, juste avant la représentation?

RÉMY : Donc, on se donne rendez-vous souvent deux heures avant la représentation. Tout le monde arrive en fonction des ses disponibilités. D'abord, ce qui se passe c'est qu'on va se maquiller, on va commencer à se préparer le plus rapidement possible pour la pièce. Tout le monde va manger aussi, c'est mieux de manger le ventre plein!

L'objectif c'est qu'une heure avant la représentation, tout le monde soit prêt, en costume et maquillé. Là on va prendre une heure de concentration, on va d'abord faire un échauffement physique, puis vocal pour être prêts à jouer et après, on va prendre le reste du temps pour se concentrer. Là c'est vraiment chacun pour soi. Certains vont prendre ce moment pour silencieusement se recentrer sur leur personnage. D'autres, vont répéter leurs scènes une dernière fois, c'est leur manière de combattre le stress. C'est chacun à sa manière va se concentrer encore pour laisser de côté la personne qui était là pendant la journée et laisser place au personnage.

LE POLYSCOPE: Pour revenir sur la pièce, peux-tu nous la décrire?

RÉMY : C'est une pièce où on va suivre un trio de personnage, un homme et deux autres person- nages. On va suivre l'arrivée de cet

homme dans une auberge et toute l'aventure qui suit, toute l'épopée. Je vais pas donner trop de détails, parce que je ne veux pas tout dévoiler, mais c'est une épopée d'histoires imbriquées les unes dans les autres et qui va nous amener à remonter le temps et à changer de continent. Tout ça pour répondre à la question qui est posée dans la titre: qu'est-ce qu'une histoire?

LE POLYSCOPE: Aurais-tu un dernier commentaire pour nos lec- teurs?

RÉMY : Venez les 4,5 et 6 octobre voir *Le porteur d'histoire* au centre d'essai! Encore plus, en cette période d'examen ça vous videra un peu la tête. Puis si ça vous donne envie de faire du théâtre après, venez nous voir à Polythéâtre, on aime tous les nouveaux!



© PolyPhoto

PETITES INFOS TRÈS UTILES

LE PORTEUR D'HISTOIRE

Une pièce d'Alexis Michalik
Mise en scène Rémy Bastide

Production
Arthur Daniel-Adde, Lydia Plastre,
Sarah-Jeanne Tourangeau, Oumaima Haqqi

Le jeudi 4 octobre à 20h30
Le vendredi 5 octobre à 20h30
Le samedi 6 octobre à 20h30

Prévente :
5\$ étudiants – 7\$ non-étudiants
A la porte :
7\$ étudiants – 10\$ non-étudiants

Au Centre d'Art et d'Essai de l'UdeM
2332 bd Edouard Montpetit
6e étage du pavillon J.A. De Sève



Normand Cornett © Stephen Stober

L'ART DE LA PHOTOGRAPHIE

AVEC NORMAN CORNETT



par **Anta Samb**
anta.samb@polymtl.ca

L'article présente le court-métrage documentaire de 28 minutes intitulé «Lida Moser photographe : Odyssée en noir et blanc». Le professeur Norman Cornett, spécialiste et consultant pour le court-métrage nous a reçu en entrevue pour en parler.

Vendredi dernier, dans un recoin de la bibliothèque de la Maison de la culture de Côte-des-Neiges, le professeur Norman Cornett me raconte l'art photographique. «Si vous avez des questions n'hésitez pas à m'arrêter ; vous savez, les professeurs prennent l'habitude de parler tout seul», me dit-il avant l'entrevue. Mais je n'ai que rarement osé, car c'est un expert et un excellent orateur que j'avais devant moi.

Norman Cornett nous présente le court-métrage, la photographie, la cinéaste et l'intention

Alors, il m'est un plaisir de m'adresser aux étudiants et étudiantes de la Polytechnique. D'autant plus que ce court-métrage, Lida Moser photographe, il s'agit de l'évolution de la technologie photographique. *Techné*, le mot est à l'origine grecque et ce mot, nous, on l'associe avec la technologie, et pour cause, c'est-à-dire le processus, les outils, les moyens, mais le mot en grecque à l'origine, le grecque classique, *Techné*, voulait dire à la fois technique et art. Ce n'est seulement qu'à la suite du 19^{ème} siècle, l'âge des lumières, que nous, en Occident, avons séparé, divorcé la technologie

et l'art. Or, à l'origine, les deux allaient de pair : l'artiste travaille par des techniques et avec une technologie qui informe son art, et c'est ça l'enjeu de ce documentaire animé.[...] Il existe une tension dynamique entre la technologie et les arts, parce que—et je le dis en tant que critique d'art— quand j'entre dans l'atelier d'un artiste, c'est tout comme rentrer dans le laboratoire d'un scientifique, car tous deux font des expériences. et on voit combien les arts peuvent servir à la création grâce à l'imaginaire.

Qu'est-ce que l'équivalent de la création artistique ? Eh bien, c'est l'innovation scientifique. Ce sont des jumelles.

Vous avez abordé de nombreux thèmes, mais qu'est-ce que ce court-métrage nous apprend ?

Le court métrage nous apprend à rêver. C'est seulement quand on se sert de notre connaissance, de notre savoir, de notre éducation, de nos cours et des devoirs qu'on nous donne et qu'on s'en sert en y ajoutant l'imaginaire que l'on dépasse la routine, et qu'on dépasse simplement le fait de répéter par cœur. La recherche dépend de la création, de l'innovation.

Je le dis en tant que pédagogue, en tant que professeur. La clé de l'éducation supérieure, c'est d'enseigner à l'enfant dans l'adulte, et pour cause parce que pour l'enfant, tout est possible. Ce court-métrage nous rappelle les merveilles de l'enfance et de s'émerveiller devant les possibilités

« La technologie informe foncièrement les arts depuis l'aube de l'humanité, et c'est particulièrement le cas de la photographie, dont Lida Moser fait partie d'ores et déjà de l'histoire. »

de la création et de l'innovation. Le court métrage nous apprend aussi le rôle des femmes, rôle que jusqu'à dernièrement, on ne connaissait que très peu.

Lida Moser, cette jeune femme juive new yorkaise, à l'âge de 30 ans, est venue à Montréal, au Québec à l'époque d'un Canada français. Elle ne parlait pas un seul mot du français, mais avec son appareil, elle a su documenter le Canada français de 1950, donc bien avant la révolution tranquille des années soixante [...] Le corpus de



26 septembre - 11h 45 - 13h
gratuit - ouvert à tous

local B-3245, Pavillon 3200 Jean-Brillant
Université de Montréal

photographie en noir et blanc dépasse 3000 images, elle a su documenter le Canada français qui n'existe plus. Donc, il y a toute une valeur de recherche historique par ce moyen technologique qu'on appelle la photographie.

Au niveau technique justement, comment s'agence la photographie et l'animation dans le court-métrage ?

Il n'y a que les photos noires et blanc de Lida Moser. Elles sont multiples, et elles sont à couper le souffle. Mais on parle quand même d'images qui restent statiques, or quel est le rôle de la réalisatrice Joyce Borenstein ? Eh bien, par l'animation elle insuffle la vie ; ces photos statiques deviennent dynamiques. Elle donne vie à ce qui était mort, et ces photos marchent, parlent, agissent grâce à l'animation. Donc elle rassemble ces photos pour faire en tout une synthèse entre la parole, la musique et la photographie noire et blanc pour une toute nouvelle création. Je tiens à préciser que Joyce Borenstein

a fait plusieurs rencontres personnelles avec Lida Moser de son vivant, puis elle a enregistré toutes ces rencontres, donc il y a également les paroles de Lida Moser

Ce qui est très intéressant, c'est que Lida Moser personifiait l'altérité, parce qu'elle était femme, et les femmes n'avaient pas le rôle qui leur revenait en photographie. Est-ce que c'est parce qu'on est l'autre qu'on ne peut pas apprécier les gens qui viennent d'ailleurs ? Lida Moser vient briser les barrières de l'altérité, et nous montre que le regard de l'autre peut beaucoup nous apprendre sur soi-même.

Est-ce que le documentaire, à la date où il se place, porte un message politique ?

Ce sont les implications de ce film. Vous savez, en 1950, quand elle a réalisé [Lida Moser] son pèlerinage à travers tout le Québec, on ne parlait pas de québécois ; on parlait de Canadien français. Il y avait là cette quête identitaire, et celle-là, elle est politique, mademoiselle Samb. Donc en quelque sorte, le film nous renvoie à l'unicité des francophones en Amérique du Nord. Ce film nous rappelle le fait français.

Et aussi dans le film, il y a des personnages clés, avec lesquels Lida Moser a voyagé. Entre autres, Félix-Antoine Savard, un des plus grands personnages littéraires [...]. De plus, elle a fait le voyage avec Luc Lacourcière, l'un des fondateurs des études ethnologiques dans l'histoire du Canada. On est à la source des sciences sociales du Canada. La troisième personne était Paul Gouin, le fils du premier ministre du Québec, et il a fait entrer Lida Moser dans toute l'élite intellectuelle, littéraire, artistique, culturelle et politique.

Est-ce qu'on voit Lida Moser ou est-elle surtout derrière l'objectif ?

On la voit beaucoup. Pour frayer son chemin, une femme parmi tous ces hommes puissants -et ça c'est de l'actualité politique. N'est-ce pas ? -elle se devait d'être bien présente, et c'est sa présence qui lui a ouvert les portes. Elle fixait un but et, sans jeux de mots, elle fixait l'objectif sur son but.

Une femme déterminée, persévérante, et qui ne baissait jamais les bras.

JUST'UNE CHRONIQUE :

VIVRE SON EXIL EN SON PAYS, COMMENT ET POURQUOI.

2 lose © Justin Cano



par Justin Cano

justin.cano@polymtl.ca

Toulouse – Un homo francorum de la Poly revenu stagiaire au pays de la chocolatine témoigne.

Que l'on se le dise tout de suite, ces lignes ne sont pas à prendre avec de l'acétaminophène mais simplement avec un frappuccino caramel, très prisé de certains à la Poly. Nous avons convenu d'éviter les dissertations sonnantes et trébuchantes, ponctuées de références obscures sur les espaces de Sobolev, l'entropie de ce cher Boltzmann et la stabilité de Lyapunov en ce début de session, la pudeur est de mise après les vacances! Point de balivernes que de la verve piquante pour nos lecteurs.

Le ton est léger, oui. Le sujet est bien cocasse : un québécois d'adoption revenu au pays du coq, de la cocarde et... du Concorde. Un authentique autochtone français ayant dit non aux coups et fronçant les sourcils à chaque résurgence de cette locution proscriée. Mais, au fait, que m'est-il donc arrivé l'Est au sein du Vieux Continent et s'agit-il du dernier opus de ma chronique? Inquiétez-vous, non! Nous reviendrons pour une année riche en émotions, en dank mémés et en consommation de café.

LES AVANTAGES DE L'AVENTURE À DOMICILE

Quelques années de présence, de vie, de joies et de remises à la Poly laissent quelques traces au sein du cortex profond d'un étudiant lambda. En effet, se re-conformer aux habitudes européennes est très pénible pour un revenant. Par exemple, qui aurait l'idée d'aller serrer la main/faire la bise à TOUS ses collègues, et ce chaque matin? Quelle idée, également, de s'encombrer une veste par quinze

degrés, sachant que le mercure excédera inexorablement les trente à la fin de la journée? Pourquoi, également, comprendre qu'aller au dépanneur n'implique pas que votre char est brisé? Tant de questions trottèrent dans mon cerveau, puis vint le constat fatidique: nos continents sont distants dans l'espace euclidien comme dans l'espace des us et coutumes.

Mais, au bout du compte, le retour aux sources est implacable : comme un cosinus croisant l'axe des abscisses, mû d'un soubresaut et voguant vers l'unité; une baguette, savamment dorée et d'une exquise senteur m'a rappelé à ma vanité! Plat malheur et soupirs que transcendent celui qui se rend compte de cette évidence; malgré Montréal et Aramark en son cœur il se fait séduire par la France. Coupons-là cette dissertation philosophique et venons en à la partie agréable, la ville dans laquelle je travaille, la ville Rose.

AVENTUREUSE CAPITALE OCCITANE...

Alors premièrement, la ville de Toulouse n'est pas rose, non, elle est après analyse méticuleuse de ma part et de celles de mes pairs plutôt orangé foncé. Cette couleur vient du fait que la plupart du centre ville est construit en briques, un peu comme dans certains quartiers de Montréal mais en plus ancien, il faut l'avouer. Le style architectural si spécial de la ville, enfin plutôt la stratification des styles, vient du fait que Toulouse a près d'un millénaire et demi d'existence à son actif. Capi-

tale du Royaume Wisigoth, puis place-forte de ses Comtes, qui ont osé s'insurger maintes fois contre le pouvoir divin du Roi de France, elle est ensuite devenue une cité progressiste de premier plan aux portes de l'Espagne, grande puissance mondiale aux XVI^e et XVII^e siècles. Enfin, elle fut consacrée dans les années soixante capitale européenne de l'aéronautique, quelques entreprises du secteur y sont fermement implémentées Airbus, Thales, Safran, l'Agence Spatiale Européenne, Ariane Espace, et j'en passe...

Non, dire que l'on s'ennuie dans la quatrième ville de France est peu conforme à la réalité. Sa vie étudiante est bourgeonnante, de la médecine à la biologie tout y est traité, en particulier le génie. Logiquement, la vie culturelle y est riche, plusieurs artistes toulousains tels que Claude Nougaro, Zebda ou encore Jain en sont originaires. On pourra citer également Jean Jaurès, homme politique toulousain opposé au bellicisme européen à l'aube de la Première Guerre mondiale, dont l'assassinat précédera de quelques jours celui qui précipita le Vieux Continent dans le chaos. L'Histoire et la Technologie s'y sont également mariées dans la célèbre Cité de l'Espace, relatant l'aventure Européenne qu'a été la fusée Ariane, toulousaine mais décollant de Guyane.

L'AVENTURE EN MANGEANT, NOUS OUVRE LES FRONTIÈRES!

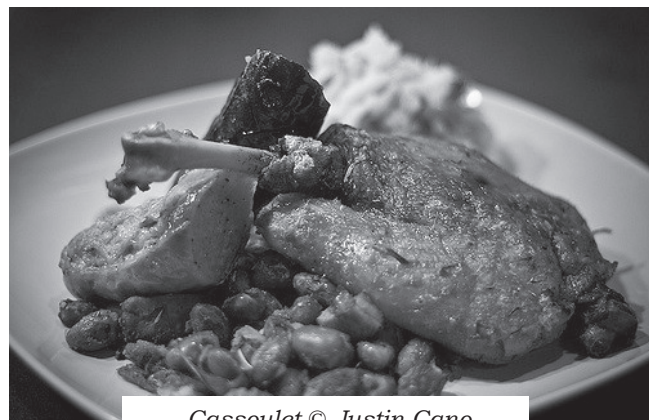
Mais arrêtons-nous, prendre tant de hauteur dans l'espace-temps

épuise les cartésiens que nous sommes. Buvons un café autour de la place du Capitole, qui est le cœur de cette noble métropole ; restos et brasseries y sont fort nombreux, faites donc en sorte de rendre le hasard heureux.

D'ailleurs... la gastronomie toulousaine, quid est? Faisons-en tout un plat, âmes véganes s'abstenir. Tout d'abord, on peut citer le cassoulet, très connu après son apparition impromptue à Times Square. Quoi? Vous ne savez donc pas? Des plaisantins de la télévision française s'étaient évertués à porter une bannière avec inscrit le seul nom du plat dessus en 2008, le soir de victoire de Barack Obama. Juste « cassoulet » à une heure d'audience forte, les statistiques de Google avait littéralement explosé, voulant recréer ce phénomène (que d'aucuns qualifieraient de diabolique) localement à la Poly, je resterai volontairement muet sur le sujet du cassoulet. Mais rassurez-vous mille mots équivalent à une image selon l'adage.

Autre spécialité, les saucisses de Toulouse, qui sont étrillées par leurs homologues de Morteau et de Strasbourg en France, ou de Francfort en Allemagne. Un conseil pour mes amis québécois qui me lisent : prendre une position pour une variété de saucisses est un sujet extrêmement sensible outre-atlantique. Faites attention, c'est comme préférer une microbrasserie, c'est donc diviser. Ah en parlant de concorde, enfonçons –non sans gourmandise-- le clou pour les français, mais nous sommes du camp de la « Grande Chocolatine » dans la ville Rose. Comme le Québec d'ailleurs, les toulousains vous en sont très reconnaissants.

Pour achever cette séance bimensuelle de torture littéraire, gageons que vous vous exilerez un jour dans votre propre pays, au retour d'une aventure longue dans un autre. Pensez alors au chemin accompli, kilométrique et mental, et soyez certains d'une chose, vous êtes bien chanceux d'avoir pu le faire. Mais avant cela, soyez raisonnables... passez-donc à Toulouse manger un cassoulet !



Cassoulet © Justin Cano

VOX POP : VOS IMPRESSIONS SUR LE POLYSCOPE QUI SERA MOINS SOUVENT IMPRIMÉ ET L'AVENIR DE LA PRESSE EN LIGNE



Zac

Étudiant en génie logiciel

Animal éteint à ramener :

Dodo

Le Polyscope sera imprimé moins souvent. Qu'en pensez-vous?

Je pense qu'il y aura moins d'information d'actualité. C'est quand même quelque chose de grave! On devrait pas couper dans l'argent du journal! C'est quand même quelque chose d'important pour tous les élèves de Polytechnique.

Que pensez-vous des journaux en ligne?

C'est clair que si on va vers la version numérique, on va perdre la tradition du papier, mais si on voit ça comme un avantage, on peut dire que n'importe qui, en prenant son téléphone, serait capable de lire le journal.



Hubert

Étudiant en génie informatique

Animal éteint à ramener :

Dodo

Le Polyscope sera imprimé moins souvent. Qu'en pensez-vous?

J'ai jamais vraiment lu le Polyscope.

Que pensez-vous des journaux en ligne?

Je suis pour parce que ça réduit le papier et tout, mais j'ai pas de iPad. Donc, je trouve ça plate de pas vraiment y avoir accès.



Charles-Étienne
Étudiant en génie logiciel

Animal éteint à ramener :

Dodo

Le Polyscope sera imprimé moins souvent. Qu'en pensez-vous?

Je trouve que c'est bon que les étudiants aient accès à l'info. Donc, je trouve ça injuste parce que le comité n'est pas seulement pour ses membres, mais surtout pour le reste de l'École.

Que pensez-vous des journaux en ligne?

Je trouve ça bon, parce qu'en plus d'être écologique, ça permet à plus de personnes d'y avoir accès.



Rose

Étudiante en génie informatique

Animal éteint à ramener :

Phoenix

Le Polyscope sera imprimé moins souvent. Qu'en pensez-vous?

C'est un peu triste pour les gens et surtout ceux qui travaillent dessus... Comment je vais faire mes sudokus ?!

Que pensez-vous des journaux en ligne?

C'est quand même utile d'avoir la version électronique et c'est bien pour l'environnement, mais je vais rester nostalgique du papier.



Pasquale

Étudiante en génie aérospatiale

Animal éteint à ramener :

Dino. Avoir un animal qui pourrait nous bouffer, ça ferait du bien à l'humain.

Le Polyscope sera imprimé moins souvent. Qu'en pensez-vous?

J'ai pas encore le sentiment d'appartenance, mais je sais que quand mes parent sont revenus à Poly, le Polyscope, c'est un des trucs qui les a fait réagir et ils en ont pris une copie ! Pour certain, c'est important.

Que pensez-vous des journaux en ligne?

S/O



Jean-Luc

Étudiant en génie physique

Animal éteint à ramener :

Tigre à dents de sable

Le Polyscope sera imprimé moins souvent. Qu'en pensez-vous?

Honnêtement, ça changera pas grand-chose pour moi, mais j'aimerais bien qu'il soit disponible en ligne pour continuer à y avoir accès.

Que pensez-vous des journaux en ligne?

C'est, bien sûr, plusieurs niveaux, mais ça demande plus de publicités pour rester visible. D'ailleurs mon magazine préféré est en ligne.

« Le Polyscope is the worst media since 1967... they're fake news, sad... »

- Donald J. Trump



LE POLYSCOPE

Tu veux écrire les vraies affaires?
Passe nous voir au C-215.02!
Réunion tous les lundis 17h45

LE JEU DE L'IGNORANCE



Cicéron dénonce Catilina, Cesare Maccari. © Wikipedia Commons



par William Désilets
william.desilets@polymtl.ca

Depuis ses débuts, la démocratie, un système dans lequel le pouvoir est entre les mains de tous et chacun, fait rêver. Les déboires des régimes monarchiques, oligarchiques et totalitaires ont contribué à donner aux systèmes démocrates leurs lettres de noblesse. L'illusion d'être maître de son avenir est douce, mais bien fragile. Alors que l'ordre politique mondial vacille face à une déferlante populiste, peut-être est-il temps de se demander si ce système parfait n'est pas qu'un grand mirage?

L'histoire de la démocratie en Occident est une épopée aux proportions plus grandes que Nature, parsemée de succès fracassants et d'injustices camouflées, de révolutions tranquilles et de bains de sang, née il y a près de trois millénaires, dans la légendaire cité d'Athènes. À l'époque, le « pouvoir du peuple » était loin de pouvoir prétendre à l'inclusivité de tous, indépendante du sexe et du statut social. Réservés aux citoyens masculins, les premiers balbutiements du système s'apparentaient davantage à une assemblée de privilégiés qu'à une véritable consultation publique. La vie politique était menée par des citoyens dont le devoir principal, sinon unique, était de débattre sur l'avenir de la cité – les tâches du quotidien qui aujourd'hui accaparent nos esprits un privilège réservé aux esclaves. C'est donc un système basé sur les débats éclairés d'une minorité exclusive qui a su mener Athènes à ses heures de gloires, culminant sous le règne de Périclès au V^e siècle avant J.-C.

La naissance d'une République

Au même moment, plus à l'ouest, une petite communauté au cœur du Latium chassait à grands coups de pieds le dernier roi de sa jeune histoire, Tarquin le Superbe, marquant la naissance d'une

République qui, dans les siècles à venir, allait forger le monde à son image sous l'inexorable marche de ses légions : Rome. Inspirés par leurs voisins hellènes, les romains mirent sur pied un nouveau système, partiellement démocratique, connu sous l'abréviation SPQR – Senatus Populusque Romanus, le sénat et le peuple de Rome – dans lequel le peuple, par le biais d'assemblées, élisait les magistrats de la République – tribuns, questeurs, préteurs, édiles et, au sommet de la pyramide, deux consuls – pour des termes d'une seule année, non-renouvelables. On ne pouvait occuper un poste spécifique qu'une fois dans sa vie. La courte durée et l'exclusivité des affectations officielles avait pour lieu d'empêcher toute dérive autocratique, ou simplement qu'un citoyen ambitieux ne puisse s'élever au-dessus de ses confrères. Si l'idée n'était pas fondamentalement mauvaise, elle eut des conséquences pernicieuses. L'élection aux postes clés de la République devint rapidement une guerre politique où tous les coups étaient permis entre les grandes familles aristocratiques de Rome : Claudia, Cornelia, Aemilia, Julia,

Fabia et autres lignées au sang plus bleu que bleu. Les cas de jeunes consumés par leurs ambitions politiques et par la pression sociale, croulant sous les dettes, n'étaient pas rares. Avec les générations, le pouvoir vint à être de plus en plus concentré entre les



*SPQR.
© Wikipedia*

mains d'une poignée de citoyens distingués, l'ordre sénatorial. En effet, l'élection à une magistrature venait avec une nomination à vie au Sénat et surtout, une occasion à ne pas manquer de se faire connaître du peuple et couvrir son nom, et du même coup celui de ses descendants, de gloire. L'inévitable effet boule de neige qui en découla allait rapidement se transformer en avalanche, dont les répercussions se font encore sentir aujourd'hui.

Le début de la chute

Les guerres puniques mirent les fondements du nouveau système démocratique romain à rude épreuve. Pendant ces heures sombres de la République, aux prises avec une lutte épique avec ses rivaux Carthaginois pour le contrôle de la Méditerranée, le système politique fut malmené d'au moins trois façons différentes. Premièrement, la stratégie du haut commandement à deux têtes éphémères – les consuls – allait faire payer un terrible coût en vies romaines. À Cannae, alors que l'armée consulaire faisait face à la redoutable bande de mercenaires d'Hannibal, un des deux dirigeants se jeta tête baissée dans un combat perdu d'avance,

impatient de gagner la gloire promise au combat avant que son terme ne vienne à échéance et ce, en dépit des avertissements à la prudence de son égal. Le résultat fut un des plus grands désastres militaires de l'Histoire, avec plus de 60 000 soldats romains tués – le nombre exact varie selon les sources. Deuxièmement, les temps difficiles allaient requérir le retour d'un poste archaïque, prescrit dans le code de la République pour les situations de crise les plus graves

: la dictature. Reconnaisant l'inefficacité de la structure démocratique pour prendre des décisions rapides, les institutions normales de la République étaient suspendues pour accorder les pleins pouvoirs à un seul homme, pour une durée maximale de 6 mois. Finalement, les crises furent aussi un prétexte pour outrepasser les règles strictes du curriculum politique traditionnel, le cursus honorum, – un code qui prescrit l'âge minimal pour être élu à un poste spécifique, par exemple – et porter au pouvoir des étoiles montantes de la société qui avaient la cote auprès du peuple. Si Rome parvint à venir à bout des Carthaginois, ce fut donc au prix de dures leçons et de l'instauration de dangereux précédents. Le siècle qui suivit vit la montée en puissance de plus en plus de dirigeants fondamentalement populistes (les Gracques, Marius, César, entre autres) s'inspirant des mesures exceptionnelles de la guerre pour brûler les étapes et dont les ambitions menèrent à une série de guerres civiles qui déchirèrent la société romaine de l'intérieur et précipitèrent la chute de la République. Les Romains apprirent à la dure que la structure démocratique était essentiellement inapte à gérer les situations de crise et les problèmes complexes de plus en plus fréquents d'une République grandissante.

Populisme et démocratie au 21ème siècle

Alors que la campagne politique québécoise fait rage depuis maintenant plus d'un mois, on pourrait croire que les temps ont changé depuis l'Antiquité. On pourrait croire que l'âge de l'information a donné à l'ensemble de la population les outils pour juger impartialement d'idées novatrices, remettre en question les décisions du passé, discuter rationnellement de l'avenir, travailler ensemble pour construire un monde meilleur; bref, que la scène politique n'est plus une arène. Mais la réalité ne saurait être plus loin de cette utopie; partout à travers le monde, les électeurs portent au pouvoir des dirigeants fondamentalement populistes, qui achètent des votes par la peur et par des promesses insignifiantes. L'élection de Trump, chez nos voisins du Sud, n'est pas une aberration, mais semble plutôt être précurseur de l'avenir politique de la

planète, alors que les groupes extrémistes accaparent de plus en plus la scène publique. Même au Québec et au Canada, où l'on se targue d'être une province aux valeurs sociales, environnementales et humaines, le débat public tourne autour de politiques anti-immigratoires, natalistes, identitaires, et d'économie familiale de bout de chandelle. Les grands projets de société sont devenus choses du passé, le cynisme s'est infiltré à tous les niveaux, la confiance en nos politiciens traditionnels est au plus bas. La crise la plus grave de notre époque, le réchauffement climatique, est sciemment relayée au second plan, les gouvernements successifs ployant sous l'ampleur colossale de la tâche. La recherche scientifique et les écoles sont sous-financées, nos infrastructures de transport, lorsqu'elles sont existantes, tombent en ruine. À qui la faute?

Prisonniers d'un système aveugle

La situation politique mondiale actuelle est complexe – trop complexe pour que le citoyen moyen soit en mesure de prendre des décisions éclairées sur les meilleures mesures à appliquer pour nous sortir du borbier monumental dans lequel nous sommes

« Pourquoi mon opinion, basée sur un mélange hétéroclite de faits, de mensonges, de valeurs personnelles et d'autres facteurs subconscients, facilement manipulables, devrait-elle avoir son mot à dire sur la direction que la société devrait prendre? »

empêtrés. Et ce n'est pas une critique élitiste discriminatoire – la quantité d'information à traiter est simplement trop titanesque pour être analysée convenablement, à moins d'y consacrer sa vie, ce que bien peu ont la chance

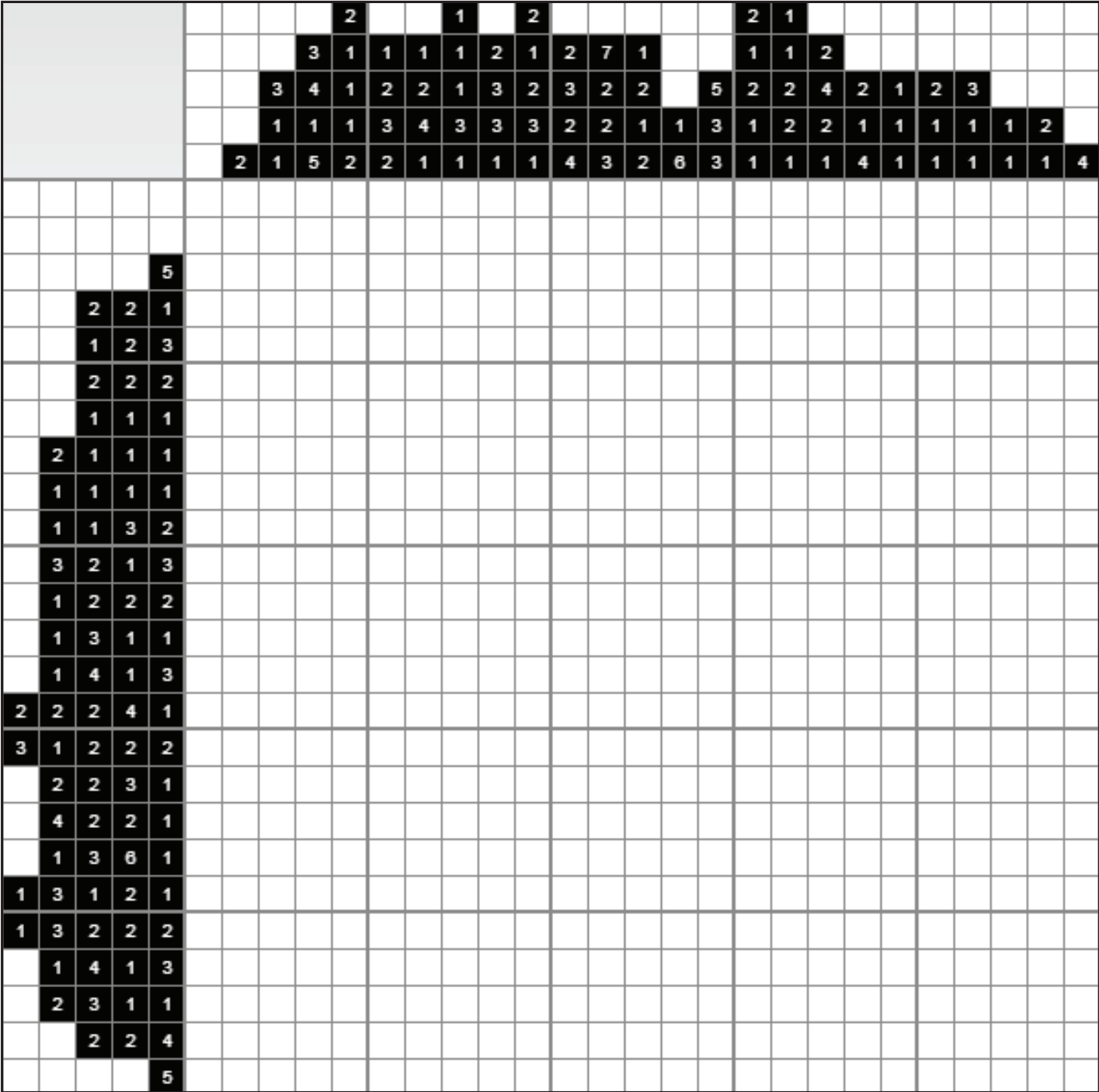
de faire. Devant les choix qui s'offrent à moi le 1er octobre prochain, je suis pris au dépourvu : comment mon vote ignorant peut-il avoir une quelconque valeur? Pourquoi mon opinion, basée sur un mélange hétéroclite de faits, de mensonges, de valeurs personnelles et d'autres facteurs subconscients, facilement manipulables, devrait-elle avoir son mot à dire sur la direction que la société devrait prendre? Devant cette ignorance généralisée, les partis avides de pouvoir ont la vie facile, quand ils ne sont pas eux-mêmes dépassés par la complexité d'un système trop inertiel, qui semble rouler à tombeau ouvert vers la catastrophe. En conséquence, les mesures simples, ayant un impact quantifiable immédiat, ont la cote : baisser les taxes et l'impôt, restreindre le nombre d'immigrants, augmenter les services directs aux citoyens et autres

subventions à des programmes de cadeaux conditionnels. Est-il donc vraiment possible d'éviter que la politique tombe dans le populisme et la démagogie, ou est-ce le stade terminal inévitable de tout système démocratique? La civilisation mondiale du 21ème siècle, fortement interdépendante et interconnectée, n'est pas Athènes. Serait-il temps de repenser la structure du pouvoir et de l'ordre mondial? La tâche est dantesque, mais pas impossible. Nous sommes assis sur une véritable mine d'or: l'histoire de nos propres échecs et succès, répartie sur des milliers d'années sur autant de sociétés distinctes, faisant face à des réalités et défis différents. Pouvons-nous trouver des solutions pour le futur dans notre passé collectif, et ainsi éviter de rejouer en boucle la même cassette, ou alors le système parfait, que Rome a échoué à maintenir, n'est qu'une chimère, pour toujours inaccessible?

JEUX - PICROSS

COMMENT JOUER?

- Chaque numéro représente un nombre de cases adjacentes à colorier dans la grille.
- Deux nombres représentent deux groupes de cases qui sont séparés par au moins une case blanche. Par exemple, la notation 2 2 peut être représentée comme suit :
[cases] et ainsi de suite.
- Considérez les rangées/colonnes avec le plus de chiffres en premier, elles sont les plus rapides à remplir! On n'a pas à se poser la question du nombre d'espaces entre chaque groupe de cases.



CHANSON D'AUTOMNE

Magnifique, sublime, et tendre amour
D'un vent d'été, libère ses chants fous--
Aux magnanimes ailes fânent le retour
A la monotonie de chaque jour.
Courir aux cours, bannir les libres coups
De tambour qu'en Juin ravissent les foules--
A quoi bon se consacrer au génie
Quand sur son tombeau nulle autre eulogie?

Magnifique... ma pauvre liberté!
Pour la physique, à jamais escomptée!
Humain que ne suis-je, aimait tant veiller
Au chevet des rimes mal éclairées!
Dans mes notes de calcul engagé
Cherchant une quelconque faculté
Ces équations puissent engendrer
Et cette prison me faire oublier.

Par ailleurs, mon esprit est si rempli
De notions chimiques d'entropie,
Qu'au matin timide mes rêveries
Laissent place à la thermodynamique.
Par des lignes de code si sordides
Qu'avale ma tête, mon coeur agite
Les éperdues heures de mon temps libre
A mes labos ardu se sacrifient.

Et ces ailes magnanimes d'Aout
Murmurant la fin et semant le doute
En ce qui concerne la léthargie douce
Des brises estivales brisent l'amour.
Enfin, ce poète va vous quitter--
Vous voyez, j'ai un immense TD
De génie du vivant à travailler--
Ne désespérez pas-- bonne rentrée!

POÉSIE



par **Léon El Nemr**
leon-chadi.el-nemr@polymtl.ca

AU CLAIR DE LUNE

Je ne puis que t'offrir une morte poussière
Qu'antan les étoiles filantes à travers
Le frigidité silence des années-lumières
En tristesse éternelle aux cieus se reflétaient.
De quel droit s'impose cet affront aux comètes
Dont la seule honte est d'un mensonge promettre?
Les souhaits qu'au fond des âmes sèment misère
Peut-être sont mieux bien haut dans le jardin d'Eve.

Des malaises d'un malade et défunt soleil,
Couvre-toi des rancunes qu'apporte l'Hiver.
Qu'aucune ange d'un astre interdit aux mortels
Trouve en ton désespoir sa nouvelle couette.
Au clair de lune embrumé de son tendre miel,
Tel un cigar embrune les voies pulmonaires.
Mais maintenant une charmante chansonette,
Prend garde, mon cher, à ne pas en tomber frêle.

Citant la danse littéraire de Corneille,
Aux malades qui leur maladie caressent, aiment
N'attend rien d'autre de leur délectable rêve
Que soudain, à l'aube, l'éventuel réveil.
Ce souhait n'a son auberge qu'auprès ses frères;
Flottant à jamais dans un espace éphémère.
Épargnez donc aux orphelins une détresse
Que seules les étoiles à peine comprennent.

N'est-il pas beau, que parmi les dunes sincères
La chance absurde sous la lune désespère?
Ses flambeaux légitimes et sereins révèlent
Horrors perfides des convoitises malsaines!
Sous l'envie nocturne des flammes des ténèbres,
Rugissent les démons qui usurpent les ailes
De lugubres archanges aux fausses promesses--
Eh bien, mesdames! Quelle fin de sort funèbre!

FAIRY OF THE WOODS - ACT 1

Hair auburn as millennia of oaktrees,
Covering her face a petunia's gleam
Along sigils on cheeks picked by herons
Blushes shyly the forest's young maiden.
A mockingbird's song, resting on shoulders
Drowned in the fervor of hazel's flavors
Enamors the feathers of gods and men
Wandering at night, sleepwalking her scent.

And, guiding souls lost in their own slumber
To her warm land of eternal summer,
Along sigils on cheeks soft and reddened
Brushes she kindly humans heartbroken.
A crown of dandelion, lilac, Eden,
Atop her vermilion stare is brazen--
A crown of amorous thorns asunder
Over yonder prairies of longing stirs.

In an amber trance of honeybee eyes,
Prophetic even in smothering flies
Feasting madly on rhododendron's grace--
Humbles the Elf lady all with her gaze.
Hazel confessions of love mute, unsaid
Conveyed only in her iris embraced
Mesmerizes the lyres of finest poets
Wandering the Earth seeking tenderness.

And, growing near tresses antlers and horns,
Of rosemary sown, and broken dreams born
Does woodborne majesty as a savage ram
Onto all other longings lunge and slam.
Lamb in her frail wishes of affection,
Desires so grand mortals make delusions,
Fairy of the Woods, may you find love in all
My earnest letters, beyond lust carnal!

**Fairy of the Woods porte sur
l'arrivée de l'automne, et sa
personnification par le biais
d'une magnifique fée des bois.
D'une part adulée par les mortels,
d'autre en deuil de ses soeurs.**

FAIRY OF THE WOODS - ACT 2

From the depths of driftwood planks, abandoned
Within hailstorms hurling, through the ocean
Are pristine cedars glittering with jade--
An emerald green their leaves emanate.
Upset by the withering of thin air
Become a torrent, from simple caress,
In October is their chlorophyll burned--
Oak trees' leaves once vivid turn amber.

The sweet release of auburn aromas,
Mistaken by most as flourishing flora,
Draws those ephemeral yearners closer,
And paints on my cheeks the end of summer.
Mortals that see my beloved flowers' death
As nothing but a rose-tinted portrait,
Believe their faded corpses on my back
Faerie wings shielded from damnable Time!

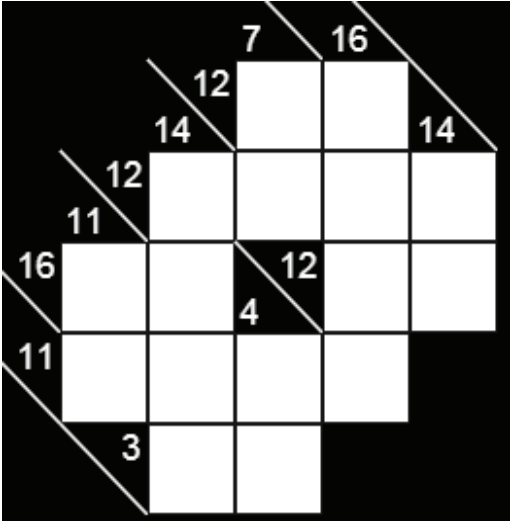
And the banishing stare from my forest,
Rivers upon rivulets turned scarlet
Is to humans sordid but a plaything--
From fingers livid to the sky reaching.
Could it be their desolation palest,
Deplored in a Lazarus sign weightless
Stems from the withering, reddened flowers
Burning agony till their last hour?

The graceful flutter of our aurora
Leaving them to rot in a penumbra,
Favoring vermilion tints of regret--
Through once-brilliant leaves their fears manifest.
The graceful flutter of whirling somber
Announcing loudly forthcoming blizzards,
Is to mortal apes a hopeful morrow--
Allow me thus to show them my nightgown.

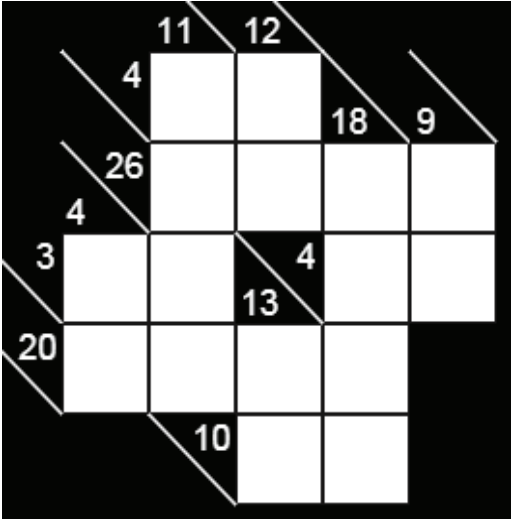
				3	1	8		
		3	7			5	6	4
9		8						1
4					2			8
			8		3			
3			9					2
2						4		5
6	4	5			7	1		
		1	3	4				

1		9					3	6
					3		2	
			6			8		
2	3			6	7	5		
6			8	5	1			2
		5	3	2			6	8
		2			5			
	6		9					
9	4					1		5

	5					6		
				6			8	1
4	2				1		7	
	6	9			7	3	1	
	3						6	
	4	8	6			9	5	
	8		4				3	6
2	7			8				
		4					2	



DU PAIN
ET
DES JEUX



	8	9		7		4		
7			9			1		
		2		8		7		
5			4	1				3
	6			3			7	
9				2	6			1
		7		5		3		
		4			1			8
		5		6		9	2	

	4					7		
2			5		3		6	
	6		7	9	4	5		
4	5		9					8
7					6		4	5
		6	2	3	9		5	
	7		6		1			9
	9						1	

			6		5		3	
				9	2		4	8
3	1				7			9
						8	5	4
			1	3	9			
7	2	6						
8			7				9	2
2	3		8	6				
	4		9		3			



Dr Jeffrey H. Tenser,
B.Sc., D.D.S.
Chirurgien dentiste

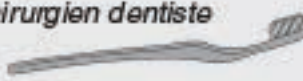
CONTACTEZ NOUS

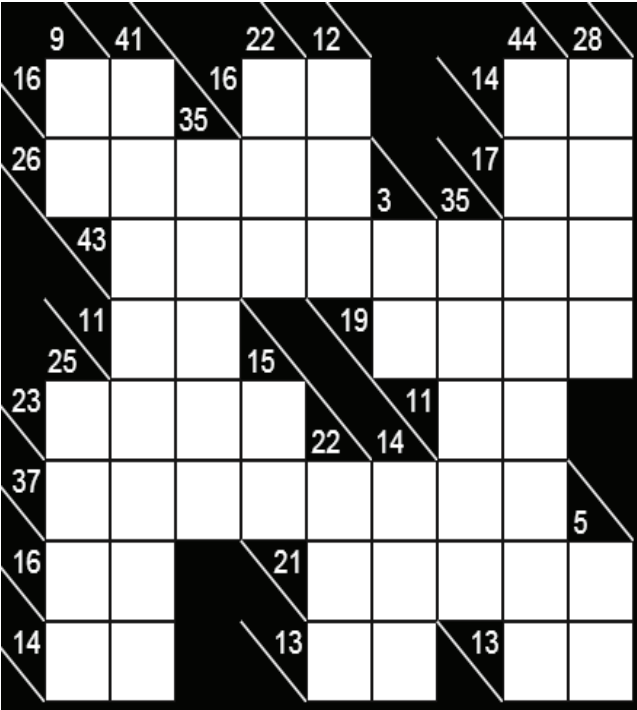
5885 Côte des Neiges, suite 509
Montréal, Québec H3S 2T2
514 737-9367

www.drjeffreytenser.com
info@drjeffreytenser.com

ASEQ acceptée.
Nous complétons
la couverture
de l'ASEQ

Cadeau pour tout
nouveau client.





KAKURO:
REMPLISSEZ LES RANGÉES ET
COLONNES AVEC DES CHIFFRES
DE 1 À 9 POUR OBTENIR LA
SOMME QUI EST ÉCRITE AU
BOUT.



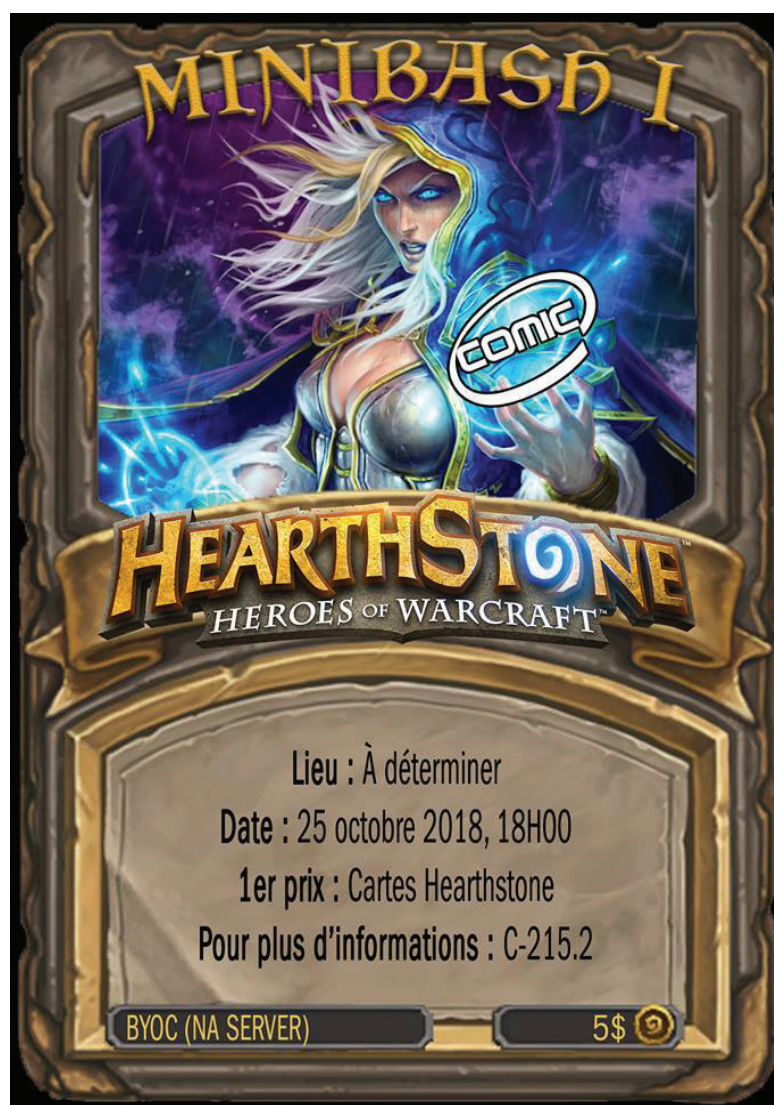
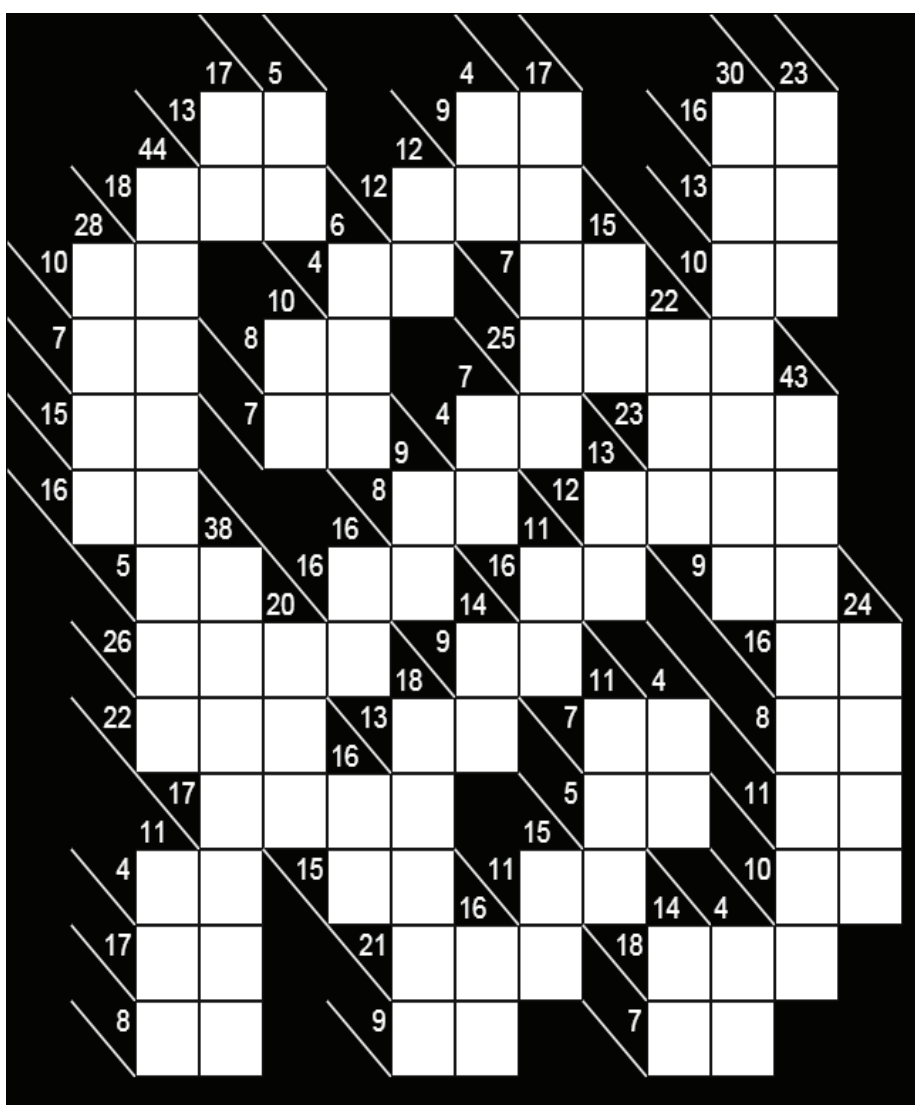
ÉNIGME

Trois amis font un concours. Le gagnant partira pour un voyage offert par les deux perdants. L'un d'entre eux est aveugle, un autre borgne, et le dernier bien-voyant.

Le concours est simple : 4 balles, 3 noires et 1 blanche, sont dans un sac non-transparent. Chacun prend une balle et la met sur sa tête sans la regarder. Le premier qui devine la couleur de sa balle du premier coup part en voyage. Si la réponse est mauvaise, il finance le voyage aux 2 autres.

Au bout d'une demi-heure de silence, l'aveugle s'exclame à la grande surprise de ses deux compagnons : «Je sais de quelle couleur est ma balle !»

De quelle couleur est sa balle ?



Apprendre une nouvelle notion mathématique, c'est comme ouvrir une boîte de sauce pour spaghetti sans ouvre-boîte.



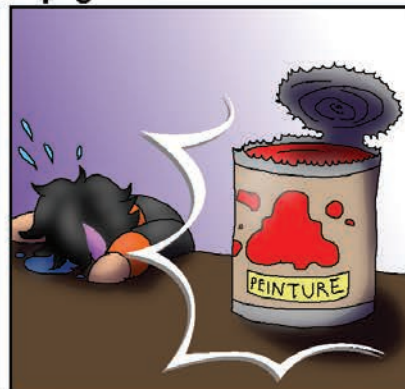
1. Tu es frustrée et perplexe ; comment peux-tu bien manger tes nouilles sans sauce?!



2. Tout à coup, comme par magie, tout devient clair! Tu as retrouvé ton ouvre-boîte!!



3. Euphorique, tu ouvres la boîte. Tu peux enfin apprécier ton spaghetti!



4. AïE! Nouveau problème: c'était en réalité de la peinture rouge... Retour à l'étape 1!